

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Infécondité et enjeux territoriaux en Belgique durant l'entre-deux-guerres

**Analyse régionale et locale des trajectoires reproductives
des femmes mariées nées entre 1891 et 1911**

Auteur : MOENS Antoinette
Promoteur : EGGERICKX Thierry
Lectrice : RIZZI Ester
Année académique 2024-2025
Master en sciences de la population et du développement ;
finalité spécialisée en démographie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux,...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant(e)s en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

*Antoinette
Trévis*

Je remercie sincèrement toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à la réalisation de ce mémoire.

Tout d'abord, je remercie chaleureusement mon promoteur, Thierry Eggerickx, pour son accompagnement, son temps, ses retours et conseils précieux tout au long de la rédaction de mon mémoire.

Je voudrais également remercier mes parents, Fabienne Michel et Bruno Moens, pour leur soutien tout au long de mes études et particulièrement Maman pour ses encouragements et la relecture de mon travail..

Et enfin, je remercie Coline, Alessia, Océane, Gaëlle, Aiko, Odile, Mia & co pour leur présence, leur écoute et les pauses café qui ont rythmé les longues heures de travail.

Table des matières

Introduction.....	6
Section 1 - Revue de littérature.....	7
1. Cadres théoriques et méthodologiques	8
1.1. La démographie historique en Belgique	8
1.2. Approches théoriques de la baisse de fécondité.....	9
Approche adaptative.....	10
Approche diffusionniste	13
2. Définir et comprendre l'infécondité.....	14
3. Contextes internationaux et européens de l'entre-deux-guerres	17
4. Contexte belge de l'entre-deux-guerres	20
4.1. Contexte socio-politique et économique belge	20
4.2. Évolution de la fécondité en Belgique	23
Disparités régionales : Flandre et Wallonie	24
Diversité des modèles locaux de fécondité	25
5. Conclusion et identification des lacunes	28
Section 2 - Problématique et question de recherche.....	28
Section 3 - Méthodologie	30
1. Sources de données	30
2. Validité des données rétrospectives	31
3. Méthodes d'analyse.....	32
Section 4 - Analyse.....	34
1. Profils reproductifs des cohortes nées entre 1892 et 1911	35
1.1. Descendance finale : mesurer l'aboutissement des trajectoires familiales	35

1.2.	Calendrier de fécondité : âge moyen à la maternité et à la première et dernière maternité.....	35
1.3.	Taux d'infécondité : une lecture des femmes sans enfants	37
1.4.	Parité : répartition et tailles des familles	38
2.	Comparaison régionale : La Flandre et la Wallonie.....	39
2.1.	Lecture comparative de la descendance finale par région	39
2.2.	Calendrier de fécondité : différences temporelles.....	40
2.3.	L'infécondité en Flandre et en Wallonie.....	41
2.4.	Variations régionales de la parité atteinte	42
2.5.	Synthèse comparative des dynamiques régionales	43
3.	Approche régionale des liens entre instruction et absence d'enfant chez les femmes mariées.....	45
4.	Analyse locale : cinq arrondissements contrastés	48
4.1.	Portraits reproductifs par arrondissement	49
	Descendance finale : indicateurs locaux	49
	Âge moyen à la maternité : variations territoriales	50
	Taux d'infécondité : lecture locale.....	51
	Répartition des parités atteintes par arrondissement.....	52
	Indicateurs synthétiques de fécondité locale.....	56
5.	Comprendre les choix reproductifs dans leur contexte : discussion et enjeux sociaux de la maternité.....	58
Section 5 – Conclusion.....		61
Bibliographie.....		64
Annexes		71

Introduction

La baisse de la fécondité est un des phénomènes centraux de la transition démographique dans les sociétés européennes (Caldwell, 1976) et elle s'est manifestée de manière très marquée durant l'entre-deux-guerres. Au-delà de cette tendance de fond, les contrastes régionaux et locaux de fécondité en Belgique sont très importants (Costa et al., 2011). Derrière les indicateurs synthétiques comme la descendance finale se cachent des situations familiales variées, parmi lesquelles l'infécondité féminine, c'est-à-dire l'absence totale d'enfants au terme de la vie reproductive, qui reste une dimension encore peu explorée.

Ce mémoire part d'un constat : la littérature démographique sur la Belgique n'est pas très fournie pour la période de l'entre-deux guerres et accorde relativement peu d'attention à l'infécondité, c'est-à-dire à l'absence totale d'enfants au terme de la vie reproductive. L'objectif ici est donc de déplacer le regard sur la proportion des femmes mariées restées sans enfants, en mobilisant les données rétrospectives des recensements belges.

L'analyse repose sur une lecture ancrée dans les dynamiques territoriales. La Belgique de l'entre-deux-guerres, marquée par des clivages linguistiques, religieux et économiques, offre un terrain particulièrement intéressant pour observer les logiques différenciées de fécondité. Des analyses précédentes ont déjà souligné l'importance du facteur religieux (Van Bavel, 2004), ou du niveau d'instruction féminin (Brée et al., 2016)b, mais peu ont intégré l'infécondité comme variable centrale dans l'explication des contrastes régionaux.

Dans ce contexte, ce travail a pour but de comprendre dans quelle mesure l'infécondité des cohortes de femmes fécondes dans l'entre-deux guerres peut contribuer à expliquer les disparités de fécondité observées entre les régions et localités belges. Plus précisément, en proposant une double échelle d'analyse : une première qui oppose la Wallonie et la Flandre, et une seconde, plus fine, qui compare cinq arrondissements contrastés – Bruxelles, Charleroi, Arlon, Hasselt et Bruges – afin de mieux saisir les facteurs locaux à l'œuvre.

Je mobiliserai pour cela les données issues des recensements belges à partir desquelles seront extraits une série d'indicateurs quantitatifs (descendance finale, taux d'infécondité, âge à la maternité, parités atteintes.). Cette approche, à la fois descriptive et explicative, permettra de mettre en lumière certaines dynamiques invisibles par les seules moyennes globales.

Ce mémoire s'articulera comme suit : après une revue de littérature qui situera les approches théoriques et les principaux apports sur le sujet, je détaillerai la méthodologie employée, avant de présenter les résultats de l'analyse régionale, puis de l'analyse par arrondissement. J'apporterai ensuite des pistes explicatives des niveaux d'infécondité en analysant certains facteurs socio-économiques tels que le niveau d'éducation. La discussion finale reviendra sur les apports, limites et prolongements possibles de cette recherche.

Section 1 - Revue de littérature

L'objectif de cette revue de littérature est d'identifier les principaux modèles explicatifs de la baisse de la fécondité, de situer les spécificités belges dans le contexte européen de l'entre-deux-guerres, et de mettre en lumière le traitement encore marginal de l'infécondité et de ses disparités territoriales dans les recherches existantes.

D'abord, les grands courants explicatifs mobilisés par les démographes seront présentés : les approches adaptatives, qui relient la baisse de la fécondité à des facteurs économiques ou sociaux (Eggerickx, 2015 ; Lesthaeghe, 1977) et les approches diffusionnistes, qui insistent sur la circulation des normes et représentations familiales au sein de certains groupes sociaux ou régions (Costa & al., 2021). Ces cadres, permettent de considérer à la fois des logiques structurelles (industrialisation, scolarisation des femmes, déclin religieux) et culturelles (modèles familiaux, influence du voisinage, etc.).

Ensuite, la question de l'infécondité sera évoquée : sa définition, ses facteurs explicatifs et la manière dont elle a été traitée dans les travaux existants.

Enfin, une troisième partie élargit l'analyse aux dynamiques européennes de l'entre-deux-guerres, en mettant l'accent sur l'impact de la Grande Dépression sur la fécondité. La dernière partie se concentre sur le cas belge, en abordant l'évolution nationale puis les disparités régionales et locales. Ce cadre permettra de situer l'infécondité dans la compréhension des contrastes territoriaux de fécondité en Belgique.

1. Cadres théoriques et méthodologiques

1.1. La démographie historique en Belgique

La complexité des régimes démographiques constitue un aspect important des études de démographie historiques (Alter et al., 2005). Avant d'aborder les dynamiques de fécondité durant l'entre-deux-guerres, il est utile de comprendre les outils et traditions de la démographie historique en Belgique. Cette partie va contextualiser les sources et méthodes utilisées en démographie historique en Belgique.

La Belgique est, dès le XIX^e siècle, dotée d'un système statistique avancé grâce notamment aux registres de population belge, outil administratif mis en place en 1846 (Leboutte & al, 1988) et impulsé par Adolphe Quetelet, démographe belge, qui participe à son développement. Ce système de registre de population, rare à l'échelle européenne, a offert aux chercheurs belges une base de données exceptionnelle pour reconstituer les trajectoires de vie (Neven&Devos, 2001). La Belgique a été la première à mettre en place des registres de population à l'échelle locale à des fins de gestion administrative et publique. Elle a servi et sert encore d'exemple d'un point de vue administratif mais aussi au niveau de la production de statistiques démographiques (Poulain, 2005), qui nous intéressent davantage ici.

Parallèlement, le premier recensement a été réalisé en 1846 et ensuite tous les 10 ans plus au moins. Il est retranscrit ensuite dans les registres de population. Plus tard, les recensements belges ont progressivement déplacé leur focus du principe de facto (recensement de personnes présentes) au principe de jure (recensement des résidents habituels), cette évolution amène une redéfinition des critères d'appartenance au ménage (Louckx et al, 2015).

Cependant, comme le soulignent Neven et Devos (2001), la richesse des données historiques n'a pas suffi à faire de la Belgique un acteur majeur de démographie historique. Le développement de la discipline a été freiné par un manque de moyens et les chercheurs ont dû faire preuve d'inventivité en adaptant des méthodes classiques

aux spécificités des sources belges. Neven et Devos (2001) proposent une synthèse des travaux menés en Belgique depuis les années 1980. Elle met en lumière l'évolution des méthodes et des thématiques en démographie historique ainsi que l'importance de prendre les facteurs sociaux, économiques et culturels en compte dans les analyses démographiques. Elles concluent en insistant sur le potentiel des recherches en démographie historique en Belgique. Depuis lors, les méthodes de démographie historique ont évolué en Belgique notamment par le développement de l'intérêt de l'utilisation des données rétrospectives issues des recensements.

1.2. Approches théoriques de la baisse de fécondité

La fécondité est déterminée par les contextes socio-économique et culturel dans lesquels s'inscrivent les individus. Selon Lesthaeghe (1977), on peut considérer des comportements de fécondité rationnels quand les couples se sentent responsables de leurs enfants et légitimes à intervenir dans le processus de reproduction, s'ils sont capables d'anticiper leur avenir socio-économique et s'ils sont prêts à agir pour atteindre leurs objectifs (Lesthaeghe, 1977). Rationnaliser les comportements de fécondité revient à constater que les couples répondent tout autant aux crises et contraintes économiques qu'aux transformations sociétales telles que la sécularisation, l'individualisation ou encore les changements de normes de consommation.

La théorie classique de la transition démographique place la modernisation de la société comme moteur principal de la baisse de fécondité car on observe la limitation des naissances en même temps que d'autres transformations de la société : l'urbanisation, l'industrialisation, le développement de l'instruction etc, alors que développement économique et déclin de la fécondité ne vont pas forcément de pair. Jan Van Bavel (2010) remet en question le fait que la baisse de fécondité de l'entre-deux-guerres soit simplement une réponse aux crises économiques et démontre que les démographes de l'entre-deux-guerres considéraient la baisse de fécondité comme structurelle et durable. Ces derniers attribuent la baisse de fécondité à des changements structurels tels que l'individualisation, la sécularisation, la rationalisation, le consumérisme, l'émancipation des femmes. Or, ces interprétations sont très proches de celles proposées pour la théorie de la seconde transition démographique et montrent que l'approche des démographes à l'époque était moderniste et que la seconde

transition démographique n'est pas une rupture radicale mais une poursuite des tendances déjà observées dans l'entre-deux-guerres et avant (Van Bavel, 2010).

Le déclin de fécondité en Belgique a commencé au XIXe siècle. Comme dit plus haut, cette baisse est attribuée au développement économique, l'industrialisation et à la sécularisation qui affaiblit les barrières religieuses et morales contre la limitation des naissances. Lestaeghe en 1977 signale notamment que l'Église a condamné toutes les formes de contraception après 1910, ce qui a modulé le rythme et les modalités de la baisse de la fécondité des catholiques pratiquants.

« Without this secularization factor, which apparently has a meaning of its own independent of industrialization, the difference in marital fertility between Flanders and Wallonia cannot be explained. » (Lesthaeghe, 1977, p202)

Il montre aussi que la conjonction entre les différentes forces (économiques, religieuses et sociales) est la raison principale de la différence de fécondité conjugale entre la Flandre et la Wallonie (Lestaeghe, 1977).

Ces constats amènent à considérer que la baisse de fécondité ne peut être interprétée uniquement comme une adaptation aux contraintes ou comme une simple diffusion de normes. Néanmoins, deux grands courants explicatifs peuvent structurer l'analyse. L'un fait référence aux théories de l'adaptation qui considèrent la baisse comme une réponse rationnelle à des contraintes et l'autre fait référence aux théories diffusionnistes des idées modernes, lesquelles s'intéressent aux mécanismes de transmission des comportements de limitation de naissances. Ces deux approches sont développées dans les points suivants.

Approche adaptative

Les théories d'adaptation abordent la baisse de la fécondité comme une réponse rationnelle à des contraintes socio-économiques. Cette approche domine dans l'analyse des changements de fécondité du XIXe siècle, avec l'industrialisation, l'urbanisation et la transformation des structures familiales.

L'une de ces théories, le modèle homéostatique, ou autorégulateur des populations, repose sur l'idée d'un équilibre entre population et ressources disponibles et s'inspire de la vision de Malthus selon laquelle toute croissance démographique excessive entraîne une pression sur les ressources, nécessitant des mécanismes de régulation

(Eggerickx, 2015). Ces mécanismes incluent des freins préventifs comme le retard du mariage, l'augmentation du célibat définitif ou des freins positifs comme la hausse de la mortalité due à des crises (famine, guerre, épidémie). Dupâquier propose un modèle homéostatique, qui relativise le rôle de la mortalité dans la régulation des populations et place le mariage au cœur de la régulation démographique en lien avec les conditions économiques. Ce modèle repose sur trois règles intangibles qui encadraient le mariage et, par extension, la reproduction : pas de conception hors mariage, pas de cohabitation de couples non mariés, et pas de mariage sans établissement, c'est-à-dire sans autonomie économique suffisante pour fonder un ménage (Eggerickx, 2015, p120). Ce modèle homéostatique s'applique surtout aux sociétés rurales anciennes, peu mobiles car il néglige les migrations et présente des limites ; il suppose une homogénéité des comportements sans tenir compte des différences sociales, régionales ou des différentes structures familiales et il ignore les évolutions économiques et technologiques (Eggerickx, 2015). Il est cependant utile pour démontrer que les considérations économiques ont été très influentes avant et pendant la transition. Van Bavel (2004) montre que l'espace délibéré des naissances de la classe ouvrière à Leuven en Flandre n'avait pas pour but de limiter le nombre total d'enfant mais celui de gérer les contraintes économiques du foyer (Van Bavel, 2004b).

Dans cette perspective, l'article de Wilson et Airey (1999) vient enrichir les approches homéostatiques classiques en élargissant la compréhension des mécanismes de régulation démographique à une diversité de pratiques sociales, culturelles et institutionnelles observées dans les sociétés pré-transitionnelles. Leur analyse, fondée sur des exemples issus de l'Europe et de l'Asie, met en évidence l'existence de régimes démographiques complexes, dans lesquels le mariage joue un rôle central, mais où d'autres pratiques comme l'infanticide, l'adoption, la migration ou encore les normes communautaires participent également à la régulation de la croissance démographique (Wilson et al., 1999). Leur approche insiste sur l'hétérogénéité des contextes et des réponses démographiques. Ils montrent que ces mécanismes ne sont pas toujours le fruit de décisions conscientes, mais peuvent émerger de dynamiques collectives et institutionnelles (Wilson et al., 1999). Leur analyse rejoint les théories adaptatives car elle souligne que les comportements de fécondité s'inscrivent dans des logiques de gestion des ressources et de maintien d'un équilibre, mais permet de dépasser les limites du modèle homéostatique.

Une autre théorie importante à mentionner est celle de Davis (1963) qui développe la théorie multiphasique qui affirme que les individus et les familles, confrontés à une croissance démographique rapide due à la baisse de la mortalité, adoptent plusieurs stratégies pour limiter leur fécondité. Ces réponses incluent : le report du mariage, la montée du célibat, la contraception, l'avortement, la stérilisation, la migration, et parfois l'infanticide. Ces comportements ne sont pas motivés par la pauvreté extrême, mais par le désir de maintenir ou améliorer leur statut social dans un contexte de transformation économique. Davis montre que cette logique s'applique aussi bien au Japon qu'à l'Europe du Nord-Ouest, révélant une dynamique universelle dans les sociétés en transition.

Bien que parfois rapprochée des théories adaptatives, la théorie des « flux de richesses » (the wealth flows) se distingue par le fait qu'elle repose sur des transformations structurelles de long terme. Elle est développée par John Caldwell qui avance que le sens des flux de richesses intergénérationnels (entre parents et enfants) est déterminant dans les décisions de reproduction. Il explique que dans les sociétés préindustrielles, les flux de richesses vont des enfants vers les parents car les enfants contribuent à l'économie familiale en travaillant et en prenant leurs parents en charge plus tard ; c'est donc rentable d'avoir des enfants. La modernisation amènerait un renversement de ces flux. Dans les sociétés modernes, les parents investissent des ressources dans l'éducation des enfants et les enfants sont dépendants des ressources des parents beaucoup plus longtemps qu'avant ; avoir des enfants devient un investissement et incite donc à réduire leur nombre (Caldwell, 1976). Leboutte (1988) confirme cette théorie en analysant les mécanismes culturels et économiques du déclin de fécondité en Belgique et particulièrement en Basse-Meuse durant le XIXe siècle. En réalisant une analyse micro-démographique, il interprète la baisse de fécondité comme une stratégie de défense face à la précarité et de changements de mentalité due à l'individualisme moderne et à la rationalisation de la vie (Leboutte, 1988).

Approche diffusionniste

L'approche diffusionniste explique la baisse de fécondité par la propagation de nouveaux comportements à travers les réseaux sociaux, les classes sociales et les territoires.

La diffusion est une imitation et un apprentissage social. Les processus de diffusion sont pluriels. On parle de diffusion horizontale entre groupes sociaux de même niveau ; de diffusion verticale des élites vers les classes populaires ; ou de diffusion spatiale par contiguïté.

Van Bavel (2004b) montre un exemple de diffusion culturelle verticale où les normes des classes supérieures vont vers les classes populaires. En effet, il mentionne les domestiques ayant travaillé chez les bourgeois qui ont adopté plus tôt des comportements de limitation de naissances après avoir été exposés aux pratiques des familles bourgeoises. Cette constatation rejoint la théorie de la capillarité sociale, développée par Arsène Dumont qui désigne le désir des individus ou des familles de monter dans la hiérarchie sociale (Leboutte, 1988). Au tournant des XIXe et XXe siècle en Belgique, la réduction volontaire du nombre d'enfants permettait aux familles d'investir davantage dans chacun d'eux, dans l'espoir qu'ils accèdent à un statut social supérieur à celui de leurs parents. (Lesthaeghe, 1977).

Van Bavel (2004a) dans un article qui analyse les effets de la diffusion spatiale dans la transition de fécondité en Europe, attribue la baisse de la fécondité non seulement à des facteurs structurels mais aussi à des mécanismes de diffusion d'idées et de comportements nouveaux tels que la limitation des naissances. Il a réalisé une étude sur Leuven entre 1846 et 1910 qui démontre que les couples flamands vivant dans des quartiers peuplés par de nombreux couples francophones ont tendance à adopter des comportements de limitation plus tôt que les autres couples flamands. Tout comme les couples ouvriers vivant dans des quartiers plus bourgeois sont plus enclins à adopter ces comportements d'arrêts que les ouvriers vivant dans des quartiers plus ouvriers (Van Bavel, 2004b).

Costa et al. (2021) travaillent sur l'effet de la diffusion sur les comportements de fécondité et montrent que la diffusion spatiale via les interactions entre municipalités voisines a facilité la diffusion des comportements de limitation des naissances, mais seulement jusqu'en 1900. Après, d'autres facteurs, l'industrialisation, la densité de population et la sécularisation principalement, ont joué un rôle important (Costa et al.,

2021). La frontière linguistique a agi comme une barrière à la diffusion des comportements de limitation des naissances. En effet, en 1900, les communes flamandes proches de la frontière linguistique n'avaient pas encore débuté leur transition alors que les communes wallonnes voisines étaient déjà avancées dans cette transition (Costa et al., 2021).

Les approches adaptative et diffusionniste sont complémentaires, l'une met l'accent sur les déclencheurs du changements (souvent des chocs conjoncturels), l'autre sur les mécanismes de diffusion des comportements dans l'espace et entre les groupes sociaux. La baisse de fécondité de l'entre-deux-guerres illustre bien cette complémentarité : la crise économique renforce l'adaptation, tandis que les normes de fécondité restreinte sont déjà largement diffusées.

Parmi les comportements qu'elles permettent d'interpréter, les approches adaptative et diffusionniste contribuent à éclairer un phénomène souvent négligé : l'infécondité. Celle-ci peut, d'une part, s'interpréter comme une réponse d'adaptation à des situations d'instabilité ou d'insécurité économique (Brée et al., 2016a) et, d'autre part, comme le résultat de normes nouvelles (rejet du mariage, valorisation de l'individualité etc) diffusée dans certains milieux sociaux et culturels (Costa et al., 2021). Il est important de développer ce qu'est l'infécondité et les facteurs qui y sont associés, c'est l'objectif du chapitre suivant.

2. Définir et comprendre l'infécondité

L'infécondité désigne le fait de ne pas avoir eu d'enfant à la fin de la vie reproductive (pour les femmes âgées d'au moins 49 ans). Cette infécondité peut être volontaire ou involontaire, et résulte d'un enchevêtrement de facteurs structurels et individuels (Rowland, 2007). Plusieurs auteurs critiquent les catégories dichotomiques entre l'infécondité voulue ou subie, en soulignant l'existence d'un continuum entre ces deux pôles (Rowland, 2007). Dykstra (2009) insiste sur la complexité des choix, souvent contraints par les circonstances. Durant l'entre-deux-guerres, les décisions liées à la parentalité étaient contraintes par les normes sociales de l'époque, il est donc difficile de dissocier les choix des individus du contexte culturel et économique dans lequel ils

évoluent. Les options de parentalité en dehors du mariage étaient alors très limitées (Dykstra, 2009).

Parmi les facteurs individuels, Mattessich (1979) identifie notamment l'âge au mariage, le niveau d'éducation ou l'emploi comme déterminants majeurs. Il a observé que les femmes américaines mariées tardivement ou ayant un niveau d'instruction élevé étaient plus susceptibles de rester sans enfant (Mattessich, 1979). Van Bavel et Kok (2010) étudient l'infécondité dans l'entre-deux-guerres aux Pays-Bas et identifient la religion comme un facteur déterminant de l'infécondité dans les couples. En effet, les couples sans religion ou en mariages mixtes présentent des taux d'infécondité plus importants que les couples catholiques ou protestants orthodoxes (Van Bavel & Kok, 2010). Ils évoquent aussi le style de vie moderne - loisirs, carrière des femmes et autonomie - comme un facteur explicatif de l'infécondité (Van Bavel & Kok, 2010).

Les individus contrôlent de plus en plus leur calendrier de fécondité. Brée et al. (2017) montrent un écart croissant entre l'âge au mariage et l'âge à la première naissance, notamment chez les femmes ayant eu un seul enfant, ce qui traduit un report volontaire de la première naissance (*postponement* en anglais). Ce phénomène s'inscrit dans un contexte marqué par la crise économique des années 1930, qui a pu freiner les naissances pour des raisons financières ou de prudence (Brée et al, 2017).

Davis (1982) observe une hausse significative de femmes sans enfants ou avec un seul enfant parmi les Américaines nées entre 1901 et 1910, avec un pic dans les années 1930. Elle interprète cette tendance comme un ajustement rationnel de la fécondité aux conditions économiques de la Grande Dépression, encouragé par les logiques des économies capitalistes (Davis, 1982, p. 446).

L'infécondité subie, peut aussi être le résultat de facteurs biologiques tels que la stérilité liée à l'âge ou à la santé. Morgan (1991) souligne que l'infécondité liée à l'âge reste souvent un effet du processus de *postponement* des naissances, où le désir d'enfant est retardé jusqu'à ce qu'il soit finalement biologiquement trop tard (Morgan, 1991). D'autres causes sanitaires comme les infections sexuelles transmissibles ou maladies vénériennes (la syphilis après la guerre par exemple) ont également contribué à la stérilité involontaire (Brée et al, 2017). Toutefois, l'infertilité médicale a un impact

négligeable comparé aux autres facteurs déterminants de l'infécondité (Morgan, 1991).

Morgan (1991) réalise une étude sur des cohortes de femmes américaines nées entre 1836 et 1935, en utilisant la « own children method » pour déterminer les niveaux d'infécondité de ces cohortes. Cette méthode consiste à reconstituer rétrospectivement la vie reproductive des femmes mariées à partir des recensements en identifiant les enfants vivant avec leur mère pour estimer les naissances passées. Morgan l'applique aux données des recensements de 1910 et se concentre sur les femmes mariées depuis au moins quatre ans n'ayant pas d'enfants âgés de trois ans ou moins vivant avec elles, afin de repérer celles qui n'avaient probablement pas eu de naissances récentes. Il montre que l'infécondité conjugale est plus fréquente dans les contextes où le contrôle de la fécondité est plus répandu. Il identifie plusieurs méthodes utilisées entre le mariage et la première naissance : le diaphragme, le préservatif, le coït interrompu et l'avortement (Morgan, 1991).

L'éducation des femmes joue un rôle central dans la transition de fécondité de l'entre-deux-guerres comme le montre la revue de littérature sur le sujet de Brée, De Luca Barrusse et al. (2016). Ils montrent que les femmes les plus instruites ont entamé leur transition de fécondité les premières mais surtout que l'éducation des femmes est un déterminant majeur du calendrier et de l'intensité de la fécondité. En effet, les femmes les plus instruites font souvent leurs enfants plus tard et ont en moyenne moins d'enfants que les femmes moins ou pas instruites (Brée et al., 2016b). La classe sociale est liée à l'éducation et joue aussi un rôle important dans le déclin de fécondité comme le montrent Bourguignon et al (2019). En effet, l'écart de fécondité entre classes sociales atteint jusqu'à 1 enfant par femme. Le niveau d'instruction est le seul indicateur pour analyser les inégalités sociales de fécondité et il montre que les femmes instruites ont des modèles familiaux plus restreints, une infécondité plus fréquente et une durée de vie reproductive plus courte, notamment car elles adoptent plus tôt des comportements de contrôle de la fécondité. C'est en lien avec des aspirations éducatives, professionnelles et sociales différentes (Bourguignon et al., 2019).

Enfin, Rowland (2007) montre que l'infécondité dans les pays développés suit une courbe en U : élevée pour les cohortes nées vers 1900 (jusqu'à 30 % dans certains pays), faible pour celles nées entre 1930 et 1945, puis en hausse pour les cohortes suivantes. Il insiste sur la porosité entre infécondité voulue et subie, et identifie des

facteurs multiples : recul de l'âge au mariage, hausse du célibat, diminution de la taille des familles, mais aussi des effets contextuels comme les crises économiques ou les guerres (veuvage, décès) (Rowland, 2007).

Hastings et Robinson (1974) confirment cette dynamique en U aux États-Unis : l'infécondité augmente pour les cohortes nées entre 1891 et 1910, atteint un pic pour celles de 1906–1910 (15,5 % pour les femmes mariées), puis diminue fortement jusqu'aux cohortes 1931–1940. Ils notent également que les estimations par période tendent à surestimer l'infécondité par rapport aux estimations par cohortes.

3. Contextes internationaux et européens de l'entre-deux-guerres

Cette section permet de mettre en lien les facteurs déterminants vus plus tôt dans la revue de littérature avec le contexte international en insistant notamment sur l'effet de la Grande Dépression sur la fécondité européenne de l'entre-deux-guerres.

Sur la scène internationale, la question démographique s'est imposée comme un enjeu majeur et global dans l'entre-deux-guerres (Bashford, 2007). Bashford (2007) expose dans son article les enjeux de la Conférence mondiale sur la population de 1927 à Genève, cette rencontre, qui a réuni des experts de disciplines variées et de différentes nationalités, montre l'émergence d'une pensée globalisée des enjeux de population dès les années 1920, où la démographie n'est pas pensée seulement par rapport à la natalité ou au contrôle des naissances mais inclut également une dimension « spatiale ». On parle ici de la densité de population, des migrations internationales, de la répartition des populations sur le territoire, et des logiques de colonisation (Bashford, 2007).

Caldwell (2006) compare la fécondité des pays occidentaux, des pays européens mais aussi des États-Unis, du Canada, d'Australie et de Nouvelle Zélande. La baisse de fécondité amorcée au XIX^e siècle se poursuit dans les années 1920 dans l'ensemble du monde occidental, ce déclin est interprété comme une continuation naturelle de la première transition démographique. La crise des années 1930 marque une chute importante de la fécondité atteignant un point bas au milieu ou à la fin des années 1930. Aux États-Unis par exemple, le taux le plus bas a été enregistré en 1933 avec un taux brut de natalité de 18,4‰. En Australie, le creux a été atteint en 1934 avec un taux de 14,2 ‰, tandis qu'au Canada, le taux le plus bas (20,1 ‰) a été observé en

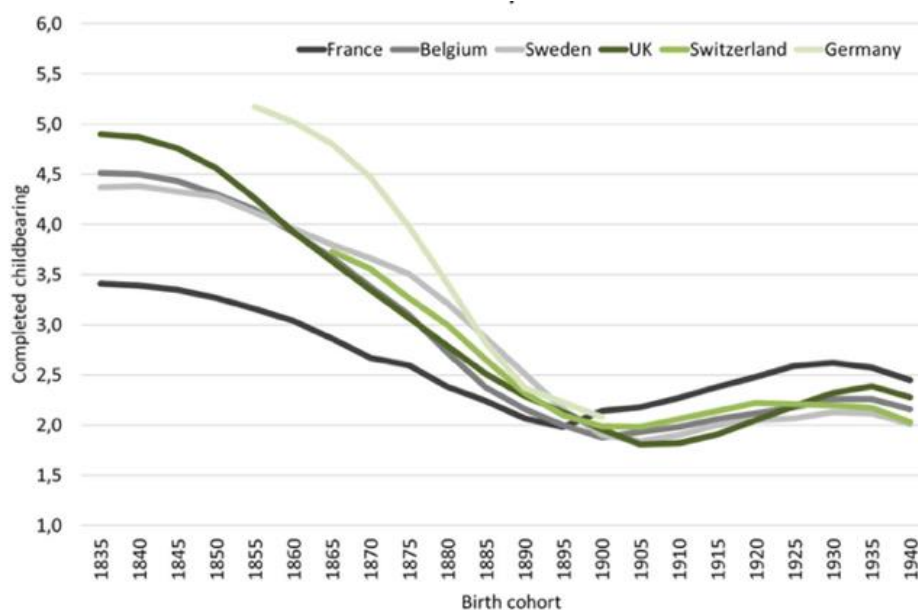
1937. En Europe, les taux les plus bas ont aussi été atteints plutôt dans la deuxième moitié des années 1930 et le pays qui atteint le taux brut de natalité le plus bas est le Danemark en 1937 avec un taux de 13,2‰ (Caldwell, 2006). En Belgique, le taux passe de 18,1‰ en 1929 à 15,0‰ en 1937.

Sobotka et al (2011) analysent les cycles économiques en lien avec les cycles de fécondité où la croissance s'accompagne d'une hausse des naissances et les récessions s'accompagnent d'une baisse des naissances. Ils notent aussi que la tendance de fond à la baisse de la fécondité était déjà en cours avant la Grande Dépression et que cette dernière a accentué la tendance sans en être la cause principale (Sobotka et al., 2011). Aux États-Unis par exemple, des travaux montrent que la Grande Dépression a entraîné un report important des naissances, ce qui a influencé à la baisse le taux de fécondité. Cet effet a aussi pu être observé dans les données de fécondité par cohortes principalement car le nombre de femmes nullipares ou ayant eu seulement un enfant a augmenté (Campbell 1978, Cutright et Shorter 1979, Morgan 1996, Ryder 1980 cités par Sobotka et al, 2011)

L'étude de Morgan (1991) montre que l'infécondité a atteint un pic parmi la génération de femmes américaines nées entre 1901 et 1910, ce qui selon lui indique que la Grande Dépression a eu un effet d'interruption et de retard sur la formation des familles pour cette génération (Morgan, 1991)

L'évolution de la fécondité en Europe au cours de la première moitié du XXe siècle ne suit pas une trajectoire linéaire ni uniforme. Comme le mentionnent Sardon et al. (2018), il est difficile de résumer cette histoire à des tendances longues et stables. Si la majorité des pays européens ont connu une baisse marquée de la fécondité durant les années 1930, cette tendance générale masque des trajectoires nationales différenciées. Certains pays ont amorcé une reprise dès la fin de la décennie, tandis que d'autres ont maintenu des niveaux historiquement bas jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Cette diversité souligne l'importance de considérer les contextes nationaux et régionaux dans l'analyse des comportements démographiques (Sardon et al., 2018).

Figure 1 : Fécondité de différents pays d'Europe dans la 1^{ère} moitié du XX^e siècle, issue de l'article de Sandra Brée, Thierry Eggerickx et Jean-Paul Sanderson de 2017



Sources: Sweden, UK, Switzerland, Germany and Belgium (1835-1880 cohorts): Festy, 1979; Belgian and French cohorts, 1880-1940: authors' calculations (Brée *et al.*, 2016a; Brée, 2017).

La figure 1, issue de l'article de Brée et al (2017) met en évidence l'évolution de la fécondité des cohortes de femmes dans différents pays d'Europe. Ce graphique montre une diminution de la fécondité plus ou moins importante dans différents pays dont certains qui ont été impactés différemment par la Première Guerre mondiale que la Belgique.

La fécondité est descendue en dessous du seuil de remplacement des générations dans l'entre-deux-guerres en Europe (Brée et al., 2016a). Les chercheurs identifient à la fois des facteurs structurels – individualisme, sécularisation, émancipation des femmes – et conjoncturels, comme la crise économique des années 1930. Ces dimensions se combinent, par exemple dans l'adaptation à un « standard of life » plus élevé, qui se traduit par des familles plus petites et une hausse des couples sans enfant. La baisse de la mortalité infantile et juvénile, amorcée pendant la Première Guerre mondiale, a pu accentuer cette tendance (Brée et al., 2016a). La baisse concerne autant la fécondité matrimoniale qu'hors-mariage. Shorter et al. (1971) montrent une diminution de plus de 50 % de la fécondité hors mariage entre 1880 et 1940 dans la plupart des pays européens, qu'ils expliquent par la diffusion de techniques de limitation volontaire de

la fécondité, comme l'avortement et la contraception. Aux Pays-Bas, Van Bavel et Kok (2010) observent également une forte baisse de la fécondité et une hausse marquée du pourcentage de couples sans enfant. Ils l'attribuent à la fois à des facteurs classiques comme l'instabilité économique et à des éléments plus modernes comme la sécularisation, l'individualisation et l'élévation du niveau de vie. Leur étude met aussi en évidence un lien entre l'absence d'enfants et les mariages mixtes sur le plan religieux, ce qui pourrait refléter des choix de vie plus individualisés.

On voit que les tendances de fécondité en Europe sont marquées par des facteurs économiques et culturels tout comme en Belgique, qui va être analysée dans la section suivante.

4. Contexte belge de l'entre-deux-guerres

4.1. Contexte socio-politique et économique belge

La période de l'entre-deux-guerres, entre 1918 et 1939, est marquée par différentes crises politiques et socio-économiques en Europe ; pendant l'entre-deux-guerres, l'Europe affaiblie cherche à éviter un nouveau conflit et explore des projets d'unification politique, économique et culturelle, portés par des intellectuels et hommes politiques, mais ces initiatives échouent face à la montée des nationalismes, du totalitarisme et face à la crise de 1929 (Saint Gille, 2020). Démographiquement, cette période est marquée par un déclin important de la fécondité en Europe (Caldwell, 2006).

Pour comprendre les enjeux de cette période de l'entre-deux-guerres, il est important de faire un point sur les conséquences de la Première Guerre mondiale sur la démographie en Belgique. La Grande Guerre a entraîné des décès militaires, une augmentation de la mortalité civile, une diminution des naissances, un exil à l'étranger et une diminution de l'immigration en Belgique avec des disparités selon les régions (Grimmeau et al., 2021). Grimmeau et Marissal montrent par exemple que les régions comme Ypres et Dixmude ont connu des déficits de population importants en raison de l'exil, mais il ne faut pas oublier de prendre en compte les retours d'exil et les naissances à l'étranger dans les calculs. La Wallonie a été moins touchée par l'exil que

la Flandre mais a connu des déplacements internes de population importants (Grimmeau et al., 2021).

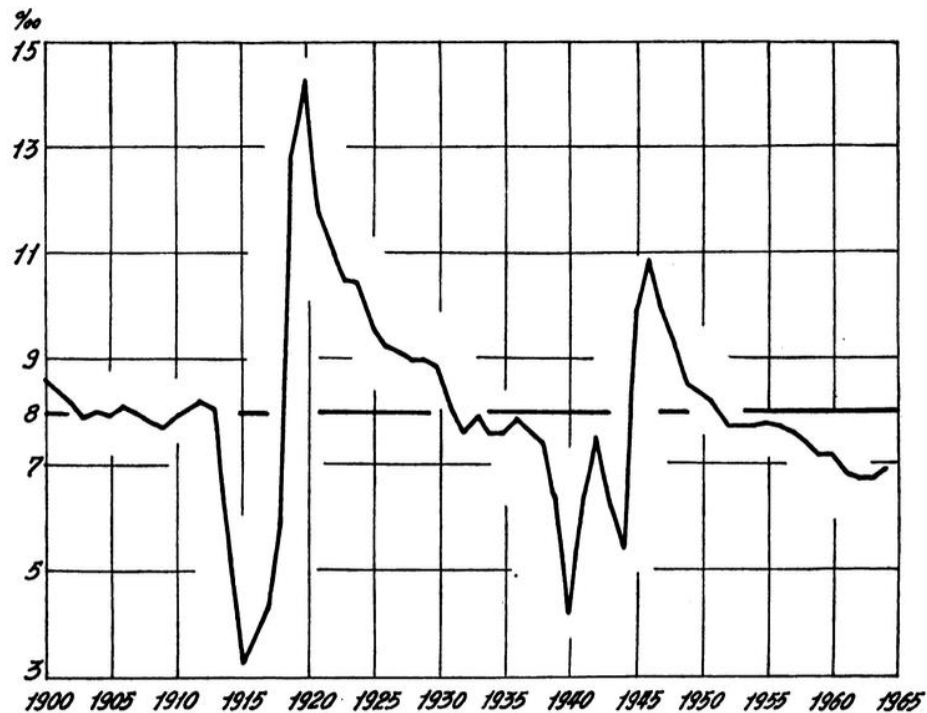
Plus localement, Bruxelles a été la seule capitale d'Europe occidentale occupée pendant toute la durée du conflit par l'armée allemande. Cela a provoqué une forte chute de la natalité avec un déficit de naissances de 43%, supérieur à la moyenne nationale (qui est de 36%). Cette baisse s'explique par la diminution des mariages, les privations et l'incertitude liée à l'occupation. La structure par âge a été durablement affectée, notamment par une surmortalité masculine chez les 25-34 ans (Jaumain & al, 2016).

La surmortalité civile était élevée notamment en 1918 à cause de la grippe espagnole. L'analyse de Grimmeau et Marissal, basée sur les recensements de 1910 et 1920, montre que la population belge a diminué de 22 431 personnes entre 1910 et 1920. Cette diminution est due principalement à la diminution des naissances qui constituent 41% de la baisse. Les décès militaires sont estimés à 6% mais sont plus élevés chez les Flamands que chez les Wallons (Grimmeau et al., 2021).

La démographie de l'entre-deux-guerres a donc été impactée par les changements causés pendant la Première Guerre mondiale. La courbe de natalité belge a suivi une pente presque constamment décroissante durant l'entre-deux-guerres avec un taux de natalité de 22,2 ‰ en 1920 et de 15,3‰ en 1939 (Olbrechts, 1960).

La guerre a aussi eu un impact considérable sur la nuptialité et ses fluctuations. En effet, de l'ordre de 8‰ au début du siècle, le nombre de mariages est brusquement tombé à 5,4‰ en 1914, et à 3,2‰ en 1915, pour remonter tout aussi brusquement à 12,8‰ en 1919 et à 14,2‰ en 1920 (Wattelar, 1966). Comme le montre le graphique ci-dessous (figure 2), la courbe des taux bruts de nuptialité ne reprit pas dans l'entre-deux-guerres le niveau de 8‰ qu'elle avait atteint au début du siècle ; Wattelar identifie cela comme un effet de la crise économique des années 1930 (Wattelar, 1966).

Figure 2: Taux bruts de nuptialité de 1900 à 1964 (par 1000 habitants) en Belgique, issue de l'article de Christine Wattelar, 1966



Dans l'entre-deux-guerres, l'économie belge connaît des changements majeurs influencés par les conséquences de la Première Guerre mondiale, la Grande Dépression et les tensions croissantes en Europe (Stéphany, 1983). L'après-guerre des années 1920, est d'abord caractérisé par une forte inflation aggravée par une dévaluation du franc belge. Cependant, le pays commence à se reconstruire rapidement après la guerre grâce notamment aux réparations de guerre de l'Allemagne, même si celles-ci sont insuffisantes pour couvrir les pertes (Stéphany, 1983). A partir de 1926, la Belgique entre dans une phase de prospérité grâce à une stabilisation monétaire et à la reprise industrielle. La prospérité économique entretenait le climat d'espérance, dans les années vingt, le pouvoir d'achat des ouvriers belges ne cesse d'augmenter par rapport à l'avant-guerre (Stéphany, 1983). La Belgique dépend cependant des investissements étrangers et la crise de 1929 frappe durement le pays qui est aussi très dépendant de ses exportations. En 1932, ses exportations avaient baissé de moitié par rapport à celles de 1929 (Stéphany, 1983). Ce qui a provoqué un chômage massif et une instabilité financière qui exacerbe les tensions politiques et sociales (Stéphany, 1983)

Politiquement, la Belgique reste une démocratie parlementaire stable, malgré les tensions économiques et sociales. Le système repose sur trois grands partis : catholique, libéral et socialiste (Höjer, 1969). Malgré tout, la crise économique de

1929 fragilise le système en accentuant les tensions sociales et en alimentant la défiance envers les partis traditionnels (Vanthemsche & al, 2023). En effet, à partir de 1936, le rexisme (extrême droite autoritaire) et le communisme gagnent du terrain ; par exemple, Rex obtient 11,4% des voix en 1936 (Höger, 1969). Capoccia (2001) définit la Belgique comme une démocratie résistante car elle a réussi à résister à la montée des extrêmes sans basculer dans l'autoritarisme grâce à des lois contre les partis extrémistes, une limitation de la propagande et le rôle actif du roi Léopold III dans la formation de gouvernements d'union nationale (Capoccia, 2001). On ne peut pas parler de la situation politique belge sans parler des enjeux communautaires, la question linguistique devient centrale dans les années 1930, avec des tensions croissantes entre Flamands et francophones (Vanthemsche & al, 2023). Les partis restent cependant organisés sur des bases idéologiques, non linguistiques jusqu'à la fin des années 1930 (Höger, 1969)

Les spécificités démographiques de l'entre-deux-guerres affectent tous les aspects de la démographie mais celui de la fécondité a été particulièrement marqué et s'inscrit dans des changements qui apparaissaient avant cette période et qui continuent après.

4.2. Évolution de la fécondité en Belgique

En 1830, date de sa création, la Belgique comptait environ 3,8 millions d'habitants dont 2,1 millions en Flandre (55%). Dans les années 1930, la population de Wallonie cesse pratiquement de croître, aux environs de 3 millions d'habitants, alors que la Flandre continue de progresser dépassant les 5 millions au recensement de 1961 (Loriaux, 2005, p192)

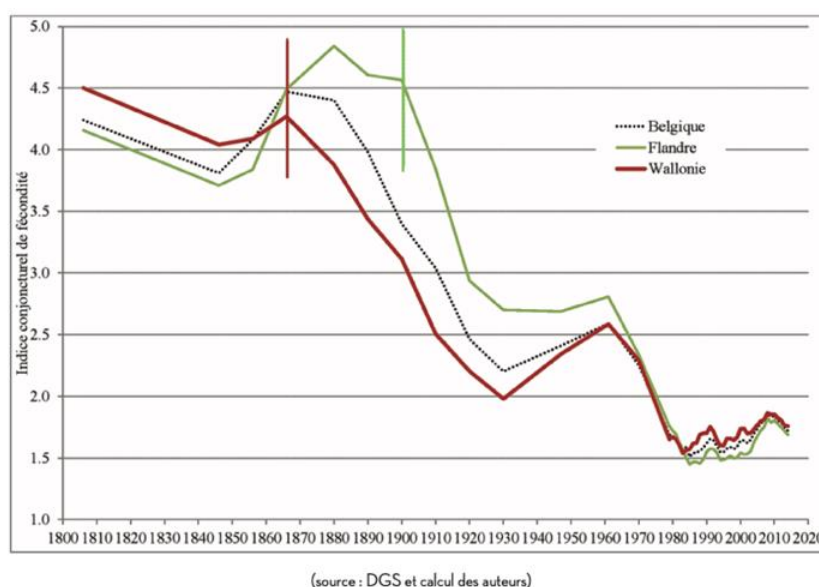
La fécondité de l'entre-deux-guerres est impactée par différentes crises conjoncturelles. On observe un effet de la Première Guerre mondiale sur les courbes de fécondité avec une récupération modérée et de courte durée après le conflit. La crise économique des années 1930 a eu un impact plus perceptible qui se marque par un recul de l'âge au mariage et une diminution des taux de fécondité des générations touchées par la crise (Eggerickx et al., 2014).

Brée et al (2017) apportent un regard concentré sur la taille des familles et l'infécondité. Ils analysent l'infécondité et la basse fécondité en France et en Belgique dans l'entre-deux-guerres en utilisant des données rétrospectives et en montrant qu'il y a 26% à 30% de femmes nées entre 1882 et 1902 en Belgique qui n'ont pas eu

d'enfant. Le *childlessness* semble en partie être une conséquence du report du premier mariage et donc aussi du report de la naissance du premier enfant. Ils montrent aussi une diminution marquée des familles nombreuses (Brée et al., 2017). En Belgique les femmes nées entre 1897 et 1901 ont donné naissance à 1,9 enfant en moyenne.

Disparités régionales : Flandre et Wallonie

Figure 3 : graphique de l'évolution de la fécondité en Flandre et en Wallonie, issue du texte de Thierry Eggerickx, Sandra Brée et Mélanie Bourguignon de 2016



Le graphique ci-dessus (figure 3) montre que la baisse de la fécondité en Wallonie a commencé dès les années 1870, soit environ trente ans avant celle observée en Flandre (vers 1900). Ce décalage s'explique par plusieurs facteurs : une déchristianisation plus précoce en Wallonie, des transformations économiques liées à l'industrialisation, ainsi que la barrière linguistique, qui a freiné la diffusion des comportements de limitation des naissances vers la Flandre, plus conservatrice et catholique (Brée et al., 2016a).

Contrairement à une idée reçue, cette transition ne s'est pas enclenchée uniquement dans les centres urbains. Brée, Bourguignon et al. (2016) montrent que, dans le cas de la Wallonie, certaines zones rurales isolées ont été pionnières dans la baisse de la fécondité, précédant même les centres industriels comme Liège ou Charleroi. Cette observation est confirmée par Alter et al. (2005), qui soulignent que « même les

campagnes wallonnes ont démarré leur transition de fécondité avant la plupart des villes flamandes » (p. 490).

Les différences démographiques entre la Wallonie et la Flandre ne sont ni constantes ni irréversibles (Capron et al., 2000). Si la Wallonie a amorcé plus tôt sa transition démographique, notamment en raison de son industrialisation précoce, les écarts entre les deux régions se sont progressivement réduits au fil du temps. Comme le montre Jadin (1967), les disparités intrarégionales peuvent parfois être plus marquées que les différences interrégionales. Par exemple, dans les années 1930, la province du Luxembourg présentait une fécondité nettement plus élevée que les autres provinces wallonnes, avec une descendance moyenne de 3,8 enfants par couple, contre seulement 2,5 dans le Hainaut et 2,2 à Bruxelles. De même, en Flandre, le Limbourg se distinguait par une fécondité exceptionnellement élevée (près de 5,7 enfants par couple en 1930), bien au-dessus des niveaux observés à Anvers ou en Flandre orientale. Ces contrastes soulignent l'importance de ne pas réduire l'analyse démographique à une simple opposition linguistique ou régionale. Ils invitent à considérer les dynamiques locales, les contextes socio-économiques et culturels spécifiques, ainsi que les temporalités différenciées de la transition démographique.

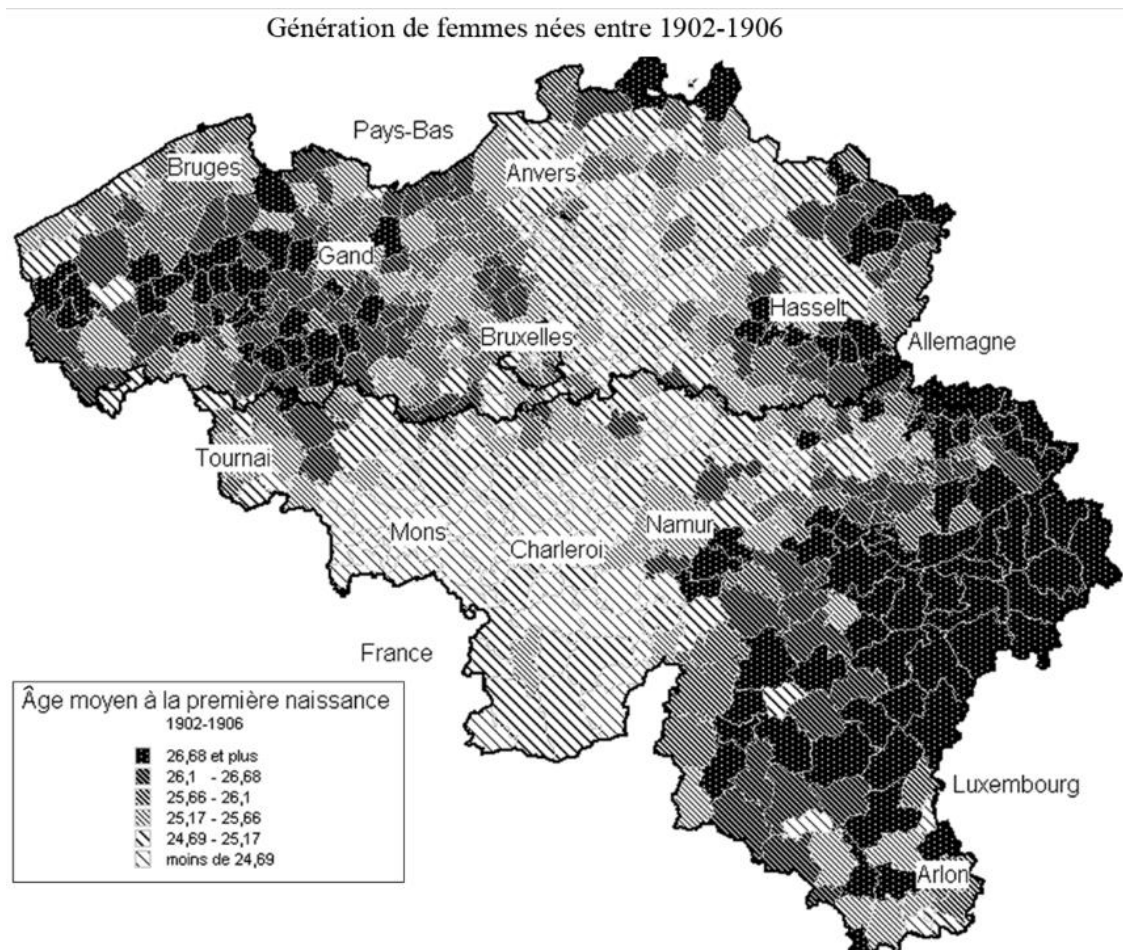
Cependant, l'entre-deux-guerres est un moment charnière dans l'évolution des différences démographiques entre la Flandre et la Wallonie comme le montre l'analyse de Capron et al en 2000. Dans l'entre-deux-guerres, la fécondité chute fortement en Wallonie, surtout dans les régions industrielles comme Liège et Charleroi, où certaines générations de femmes ont moins de 1,5 enfant en moyenne. Dans l'histoire de la Wallonie, on observe des changements de fécondité déclenchés ou accélérés par des crises économiques et on explique les comportements de régulation de la fécondité comme des réponses aux contraintes économiques (Capron et al., 2000). À l'inverse, la Flandre conserve une fécondité plus stable, avec encore beaucoup de familles nombreuses, notamment dans le Limbourg, qui reste une exception avec des taux très élevés (Jadin, 1967).

Diversité des modèles locaux de fécondité

Costa et al. (2011), ont réalisé une étude longitudinale et communale des comportements de fécondité du XXe siècle en Belgique. La carte ci-dessous (figure 4)

montre l'âge moyen à la première naissance des générations 1902-1906 donc celles fécondes durant l'entre-deux-guerres. Elle met en avant des modèles régionaux assez différents. Un large axe central allant d'Anvers au Hainaut connaît un calendrier précoce tandis que les régions périphériques (Flandres, Campine, Liège, Luxembourg) connaissent une maternité plus tardive.

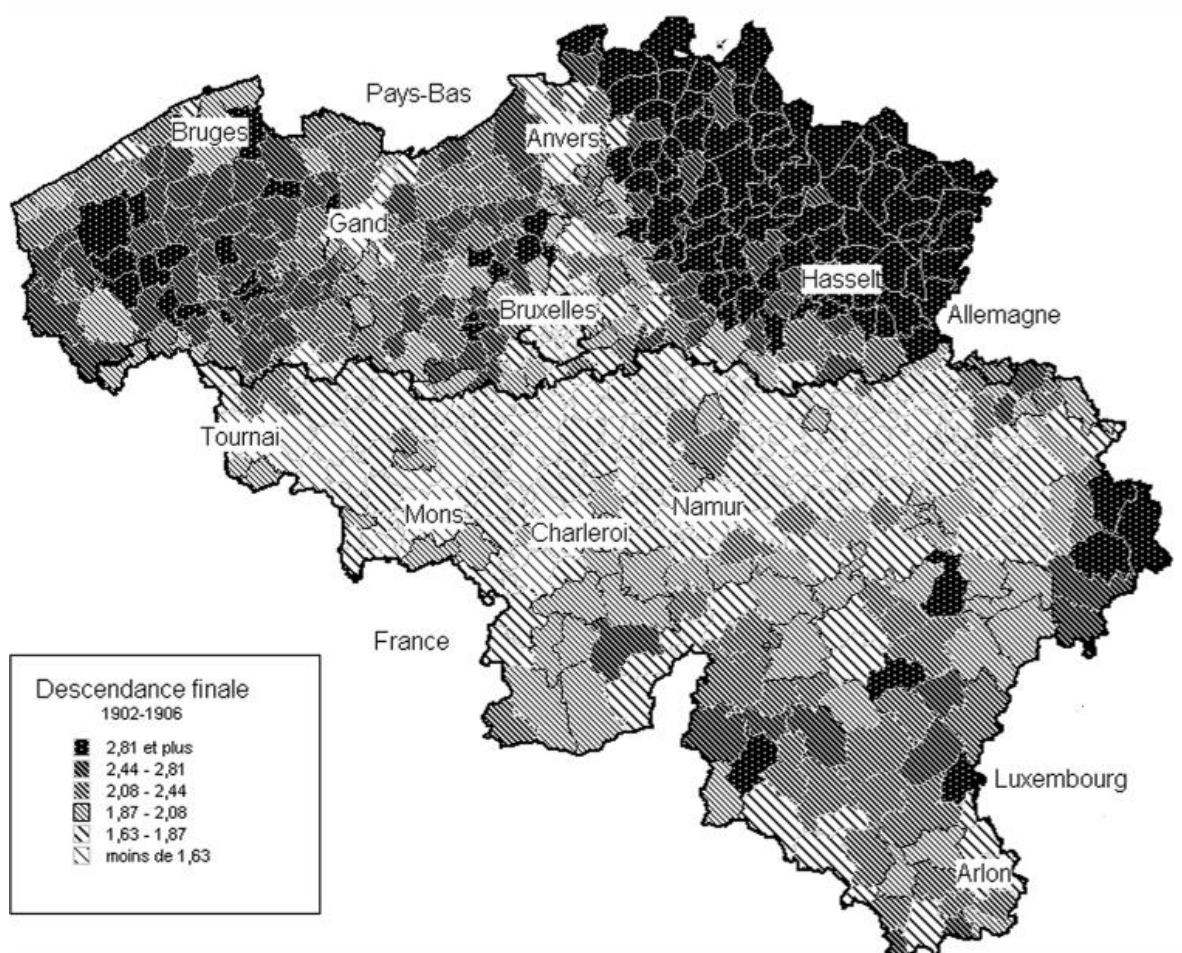
Figure 4 : carte de l'âge moyen à la première naissance des générations de femmes nées entre 1902 et 1906 en Belgique, issue du texte de Rafael Costa, Thierry Eggerickx et Jean-Paul Sanderson de 2011



Pour ce qui est de la descendance finale, (figure 5), elle est plus faible dans les villes et les bassins industriels, surtout en Wallonie et à Bruxelles où la transition de fécondité a commencé plus tôt qu'en Flandre. Le contraste entre les deux régions est plus visible qu'avec l'âge moyen à la première naissance. L'analyse complète des auteurs conclut qu'il n'y a pas réellement de convergence des comportements de

fécondité pour l'ensemble des générations du 20ème siècle et qu'il n'y a pas de lien direct entre l'intensité et le calendrier de la fécondité (Costa et al., 2011).

Figure 5 : carte de la descendance finale des générations de femmes nées entre 1902 et 1906 en Belgique, issue du texte de Rafael Costa, Thierry Eggerickx et Jean-Paul Sanderson de 2011



Ainsi, en Belgique, le clivage entre régions linguistiques semble avoir eu un impact plus structurant sur la dynamique de la transition démographique que l'opposition entre monde urbain et monde rural.

5. Conclusion et identification des lacunes

Pour conclure cette revue de littérature, les dynamiques de fécondité en Belgique durant l'entre-deux-guerres sont complexes. Cette période se caractérise par une baisse généralisée de la fécondité, qui s'inscrit dans une trajectoire amorcée dès le XIX^e siècle. Cette baisse est influencée à la fois par des facteurs économiques et des transformations structurelles plus profondes (sécularisation, individualisation, augmentation de l'éducation des femmes).

Les comparaisons européennes indiquent que la Belgique n'est pas une exception, mais elle se caractérise par des contrastes régionaux et sous-régionaux marqués. La Flandre et la Wallonie n'ont pas suivi la même temporalité ni la même intensité de transition. Cela s'explique par une différence dans les mécanismes de diffusion du XIX^e siècle mais aussi par les contextes socio-économiques et religieux différents.

Plusieurs auteurs mettent en évidence une augmentation de l'infécondité (*childlessness*) durant cette période en Belgique (Brée et al., 2016b). Pourtant, aucune recherche n'a exploré de manière spécifique les écarts de taux d'infécondité entre les deux principales régions belges et à l'échelle des arrondissements. Cette dimension reste encore peu analysée dans la littérature démographique, malgré son importance potentielle dans la compréhension des disparités régionales de fécondité.

Cette recherche a comme objectif de mettre en évidence l'importance de cette infécondité dans l'analyse de la fécondité de l'entre-deux-guerres en Belgique et d'aborder les différences entre les deux grandes régions linguistiques d'abord puis d'affiner l'analyse en comparant 5 arrondissements spécifiques avec chacun leur propre histoire de la fécondité ensuite.

Section 2 - Problématique et question de recherche

Ce mémoire vise à combler cette lacune en analysant les différences d'infécondité parmi les cohortes de femmes nées entre 1891 et 1911 et en interrogeant dans quelle mesure ces différences contribuent aux disparités de fécondité observées entre la Wallonie et la Flandre. L'objectif est d'évaluer si l'infécondité, souvent négligée dans les analyses classiques, peut constituer un indicateur pertinent pour comprendre les dynamiques territoriales de la fécondité dans l'entre-deux-guerres.

Pour enrichir cette approche régionale, une analyse plus fine est menée à l'échelle de cinq arrondissements représentatifs de contextes culturels et socio-économiques contrastés et correspondant chacun à un modèle de fécondité spécifique : Bruxelles (urbain modernisé), Charleroi (bassin industriel wallon), Arlon (rural conservateur), Hasselt (forte fécondité, religieuse) et l'arrondissement de Bruges (ville flamande intermédiaire).

La question de recherche est la suivante : « Comment l'étude de l'infécondité des cohortes de femmes belges nées entre 1891 et 1911 permet-elle de mieux comprendre les disparités de fécondité entre la Flandre, la Wallonie et cinq arrondissements aux contextes contrastés durant l'entre-deux-guerres ? »

Trois hypothèses principales guident cette recherche.

D'abord, la littérature permet de déterminer que l'infécondité constitue un phénomène massif durant l'entre-deux-guerres dans les pays développés avec une augmentation marquée de la proportion de femmes sans enfant, en particulier dans les années 1930 (Brée et al., 2016a). L'hypothèse est que cette dynamique se retrouve dans tous les arrondissements observés, avec une infécondité au-dessus de la moyenne pour les cohortes observées mais à des niveaux différents. Les arrondissements urbains et industrialisés comme Bruxelles et Charleroi présentent des taux d'infécondité plus élevés, en lien avec l'instabilité économique et les contraintes matérielles mais aussi la sécularisation et la transformation rapide des rôles féminins dans les milieux urbains. A l'inverse, les arrondissements ruraux ou plus conservateurs comme Arlon ou Hasselt affichent des taux plus faibles, en raison d'un ancrage plus fort dans les modèles familiaux traditionnels et religieux.

Ensuite, le niveau d'instruction des femmes apparaît comme un facteur explicatif majeur. L'hypothèse est que plus les femmes sont instruites, plus elles sont susceptibles de rester sans enfant. Ce lien se marque par un gradient social important qu'on retrouve autant en Flandre qu'en Wallonie, à des niveaux différents.

Par ailleurs, l'infécondité élevée participe à une transformation de la composition des familles et des parités atteintes. La troisième hypothèse appuie que le modèle de famille nombreuse tend à se réduire, tandis que la proportion de femmes ayant eu un seul enfant ou pas du tout augmente. Ce changement structurel traduisant d'une recomposition des trajectoires reproductives où les familles de deux enfants ou moins

deviennent progressivement majoritaires, notamment dans les milieux urbains et industrialisés.

Section 3 - Méthodologie

1. Sources de données

Pour cette recherche, la population cible reprend les cohortes de femmes belges nées entre 1881 et 1911 qui vivent leur vie féconde principalement durant l’entre-deux-guerres. Les données des recensements de 1961 (1/10e) et 1981 (exhaustif) permettent un travail rétrospectif sur des données individuelles et permettent de reconstituer l’intégralité de la vie reproductive et matrimoniale des femmes de ces générations (Brée et al., 2016c ; Bourguignon et al., 2019).

Ces recensements posent une question rétrospective aux femmes sur le nombre d’enfants nés vivants qui permettent de calculer des indicateurs tels que la descendance finale, les âges moyens aux naissances et les différentes parités atteintes. L’exploitation de ces données permet aussi une analyse spatiale fine de la situation des différentes régions belges (Brée et al., 2016c). Il faut cependant noter une limite des données du recensement de 1961 qui ne reprend pas la date de naissances des enfants et ne permet donc pas l’étude du calendrier de fécondité pour les premières cohortes dont il est question dans cette étude.

Les effectifs de population pour les analyses réalisées sont reprises en annexe (annexes 1 à 5). Il est important de souligner que les données utilisées pour les cohortes avant 1902 sont des données du recensement de 1961, qui couvre un dixième de la population, les effectifs sont donc beaucoup plus conséquents à partir des cohortes nées en 1902. La taille réduite de l’échantillon peut amener un problème de représentativité des données, notamment pour celles traitant du niveau d’instruction des femmes, qui comportent de moins en moins d’effectifs plus le niveau d’instruction augmente.

En outre, l'analyse va se concentrer sur les femmes mariées. Dans le contexte de la Belgique au début du XXe siècle, les comportements reproductifs sont majoritairement encadrés par le mariage, qui constitue la norme sociale dominante. Les naissances illégitimes n'ont qu'une « minime influence sur les variations de la natalité générale » (Olbrecht, 1960, p241). Cela est confirmé par le calcul du taux d'infécondité des femmes célibataires qui oscille autour de 97% pour tout le long de la période étudiée (voir annexe 6). De plus, les effectifs de femmes célibataires sont moindres que ceux des femmes mariées.

2. Validité des données rétrospectives

L'utilisation des données rétrospectives est validée notamment par l'étude de Brée, Eggerickx et al., (2016) paru dans la revue *Population*. Les auteurs montrent que les données rétrospectives des recensements sont globalement cohérentes avec celles de l'état civil et exposent les différents biais des données tout en démontrant que ceux-ci ont un impact limité. Ils en analysent trois principaux.

D'abord, les erreurs de mémoire peuvent affecter la précision du nombre et des dates de naissances des enfants. Il est difficile de quantifier l'ampleur de ce biais mais les auteurs l'estiment très faible vu l'importance d'une naissance dans la vie d'une femme. Ensuite, un autre biais qu'ils identifient et dont ils démontrent le faible impact est celui de l'effet de sélection qui est induit par la mortalité et l'émigration internationale. Les recensements incluent seulement les survivants et les individus qui résident en Belgique au moment du recensement ce qui pourrait théoriquement conduire à une surestimation de la fécondité. Toutefois, les auteurs montrent, en comparant les résultats pour les mêmes générations sur deux recensements espacés de vingt ans, que les niveaux de fécondité restent quasiment identiques. Cela suggère que l'impact de la mortalité et de l'émigration est négligeable. Cette conclusion est renforcée par d'autres travaux qui indiquent que les femmes sans enfants sont statistiquement plus susceptibles d'être décédées ou d'avoir migré (Doblhammer, 2000 ; Eggerickx et al., 2014, cités dans Brée et al., 2016c).

A l'échelle infra-nationale, un autre biais existe : la méconnaissance des migrations effectuées ou non par les femmes au cours de leur vie reproductive. Les données

rétrospectives placent les femmes à l'endroit où elles habitent durant le recensement mais cela ne signifie pas qu'elles ont eu leurs enfants au même endroit. L'article de Eggerickx et al. (2014) permet de poser l'hypothèse d'immobilité migratoire dans l'analyse de la fécondité. En effet, cet article montre que la plupart des migrations se réalisent sur de petites distances, à l'intérieur d'une ville ou d'un arrondissement. Il montre aussi que l'hypothèse d'indépendance entre les phénomènes démographiques (fécondité, mortalité, migrations) est largement vérifiée, même dans les zones où les migrations internes sont très importantes (comme l'agglomération de Bruxelles par exemple) (Eggerickx et al., 2014).

Enfin, le dernier biais concerne les non-réponses, principalement à la question sur le nombre d'enfants nés vivants, plus fréquentes chez les femmes âgées et qui peuvent entraîner une sous-estimation de la fécondité. L'article de Brée, Eggerickx et al. (2016) démontre que ces biais a un impact limité notamment en comparant des indicateurs rétrospectifs avec des données de l'état civil.

3. Méthodes d'analyse

L'analyse repose sur les données rétrospectives des recensements de 1961 et 1981 et s'inscrit dans une approche descriptive des niveaux de fécondité selon les régions et les arrondissements étudiés. Ces données permettent de calculer une panoplie d'indicateurs classiques d'analyse démographique : descendance finale, taux de fécondité par âge, âges aux premières et dernières maternités et d'effectuer des comparaisons à la fois entre générations et entre territoires.

Si ces données permettent une lecture fine des comportements reproductifs à l'échelle régionale et locale, elles n'autorisent toutefois que des analyses descriptives. En effet, elles ne contiennent pas d'informations individuelles associées à chaque maternité, comme l'activité professionnelle, le revenu ou le milieu social des femmes et de leur mari. Dans ce cadre, le niveau d'instruction constitue la seule variable sociale disponible, relativement stable dans le temps, qui permet de caractériser les femmes au-delà des seuls indicateurs démographiques.

L'objectif est de mieux comprendre les déterminants du faible niveau de fécondité observé en Belgique durant l'entre-deux-guerres, en particulier l'infécondité à l'échelle régionale, entre la Flandre et la Wallonie et ensuite à un niveau plus fin en analysant 5 arrondissements différents, à la lumière des contextes économiques, sociaux et culturels locaux.

La Belgique a des modèles territoriaux contrastés de fécondité. Pour saisir cette diversité, mon analyse va comparer d'abord les deux régions linguistiques puis approfondir avec 5 arrondissements différents, chacun ayant des trajectoires de fécondité différentes. En se basant sur l'analyse et les cartes réalisées par Costa et al. (2011) on peut comparer les âges à la première maternité et la descendance finale pour chacun des arrondissements pour les générations de femmes nées entre 1892 et 1911 donc fécondes durant la période de l'entre-deux-guerres et justifier le choix des cinq arrondissements pour la suite de l'analyse.

Le premier est l'arrondissement de Bruxelles (capitale urbaine) qui se caractérise par un âge moyen à la première naissances parmi les plus élevés du pays et une descendance finale relativement faible (voir figures 4&5). Cet arrondissement suit un modèle urbain précoce et rapide de transition de fécondité, liée à la modernisation rapide de la ville (Brée et al., 2016c).

Le deuxième est l'arrondissement de Charleroi (bassin industriel wallon). Cet arrondissement se caractérise par un âge à la première naissance bas et une descendance finale en dessous du seuil de renouvellement des populations. Le bassin industriel de Charleroi illustre un modèle de fécondité basse, précoce et durable qui adopte des comportements du contrôle volontaire des naissances très tôt ; caractéristique des modèles industriels (Brée et al., 2016c).

Le troisième arrondissement est celui d'Arlon, arrondissement caractéristique de la Wallonie rurale où la transition de fécondité est plus lente et hésitante (Eggerickx et al., 2014). L'âge moyen à la première naissance est élevé et la descendance finale aussi (plus de trois enfants/femme). Arlon illustre un modèle rural traditionnel, plus conservateur tout de même sensible aux chocs conjoncturels, la crise des années 1930 ayant provoqué un recul de l'âge au mariage et une baisse de fécondité (Eggerickx et al., 2014).

Le quatrième arrondissement est Hasselt en campine limbourgeoise. Cet arrondissement montre un cas type de transition très tardive avec un âge moyen à la première naissance qui est bas et une descendance finale parmi les plus élevées du

pays (Costa et al., 2011). L'analyse de ce territoire met en évidence l'importance des facteurs culturels (catholicisme, conservatisme) et du retard de développement économique dans le maintien d'une fécondité élevée (Costa et al., 2011 ; Lesthaeghe, 1977).

Le dernier arrondissement analysé est celui de Bruges en Flandre Occidentale qui illustre un modèle urbain flamand, qui se distingue des modèles ruraux. L'arrondissement de Bruges a une descendance finale basse, en dessous du seuil de renouvellement des populations et un âge moyen à la maternité moyennement élevé. Bruges illustre un modèle urbain flamand où la transition de fécondité a été amorcée précocement avec un calendrier de fécondité tardif (Costa et al., 2011).

Section 4 - Analyse

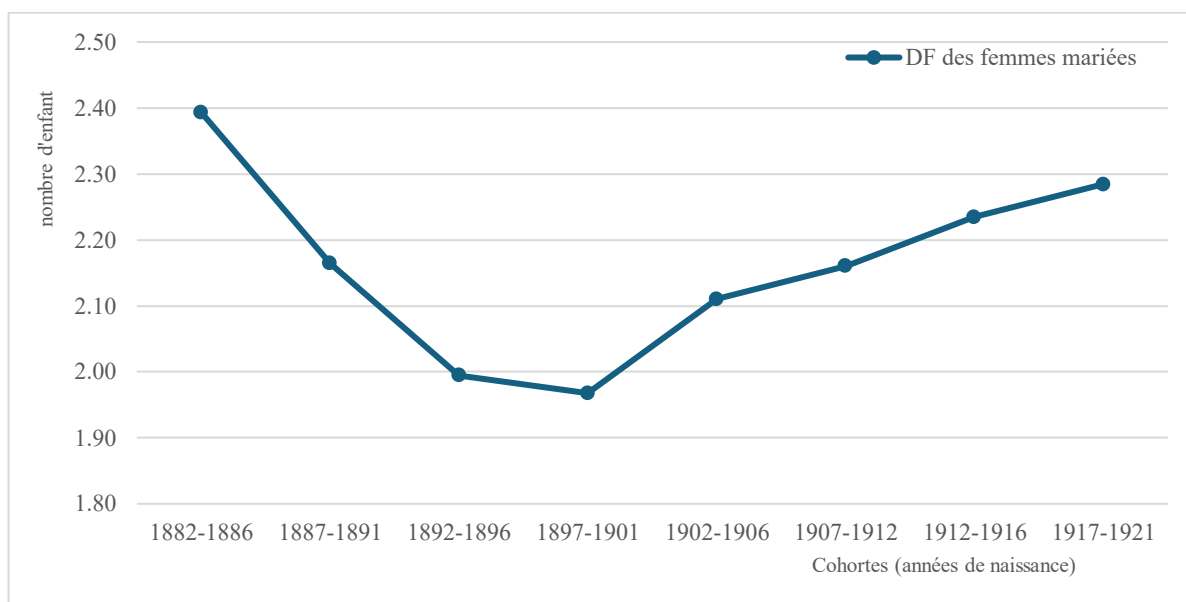
Pour répondre à la question de recherche : « Comment l'étude de l'infécondité des cohortes de femmes belges nées entre 1891 et 1911 permet-elle de mieux comprendre les disparités de fécondité entre la Flandre, la Wallonie et cinq arrondissements aux contextes contrastés durant l'entre-deux-guerres ? », l'analyse va comporter plusieurs volets. Le premier est une analyse descriptive générale pour déterminer les profils de fécondité et d'infécondité des cohortes 1892 – 1911 en utilisant la descendance finale, l'âge moyen à la maternité, la proportion de femmes restées sans enfant et les parités atteintes par cohorte à l'échelle de la Belgique. Le deuxième volet s'attache à comparer les régions et leurs disparités ainsi que donner des pistes explicatives pour ces disparités. Le troisième volet se concentre sur l'échelle sous-régionale, à travers l'étude de cinq arrondissements contrastés, afin de dégager des modèles reproductifs différenciés. La dernière partie met en perspective les résultats pour conclure l'analyse.

L'ensemble de cette étude repose sur les données issues des recensements belges de 1961 et 1981. Le recensement de 1961, basé sur un échantillon d'un dixième de la population, permet d'observer les cohortes les plus anciennes, tandis que celui de 1981, exhaustif, permet une couverture complète des cohortes plus récentes. Il convient toutefois de rappeler que certains indicateurs ne sont pas disponibles pour toutes les périodes, le recensement de 1961 ne reprenant pas la date de naissance des enfants ce qui est une limite dans l'utilisation des données

1. Profils reproductifs des cohortes nées entre 1892 et 1911

1.1. Descendance finale : mesurer l'aboutissement des trajectoires familiales

Figure 6: Descendance finale des cohortes femmes mariées belges nées entre 1882 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



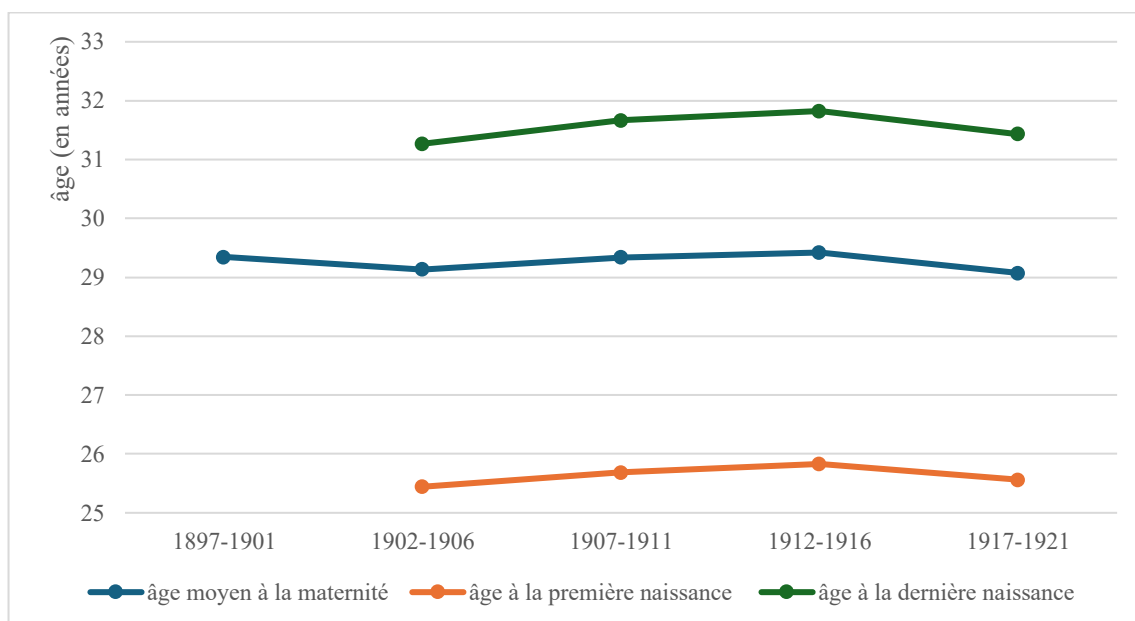
Le graphique ci-dessus (figure 6) montre l'évolution de la descendance finale des cohortes de femmes belges mariées nées entre 1882 et 1911 à partir des données issues des recensements de 1961 pour les cohortes jusqu'à 1896 puis des données du recensement de 1981. La descendance finale diminue jusqu'à la cohorte née entre 1897 et 1901, dont la fécondité s'est principalement déroulée durant l'entre-deux-guerres, atteignant alors des niveaux déjà très bas, avant de connaître une remontée à partir de cette génération. La descendance finale reste cependant en dessous du seuil de renouvellement des générations jusqu'à la dernière cohorte analysée (1907-1911).

1.2. Calendrier de fécondité : âge moyen à la maternité et à la première et dernière maternité

Les données du recensement de 1981 permettent d'observer l'évolution du calendrier de fécondité pour les cohortes de femmes mariées nées entre 1897 et 1921. L'âge moyen à la maternité augmente progressivement pour les cohortes nées entre 1902 et 1916, atteignant un pic pour celles nées entre 1912 et 1916, avant de diminuer pour les cohortes suivantes. Cette évolution traduit un report de la maternité au début du XXe

siècle, particulièrement marqué pour les femmes dont la vie féconde coïncide avec la crise économique des années 1930. Ce report peut être interprété comme une réponse adaptative aux incertitudes socio-économiques de l’entre-deux-guerres.

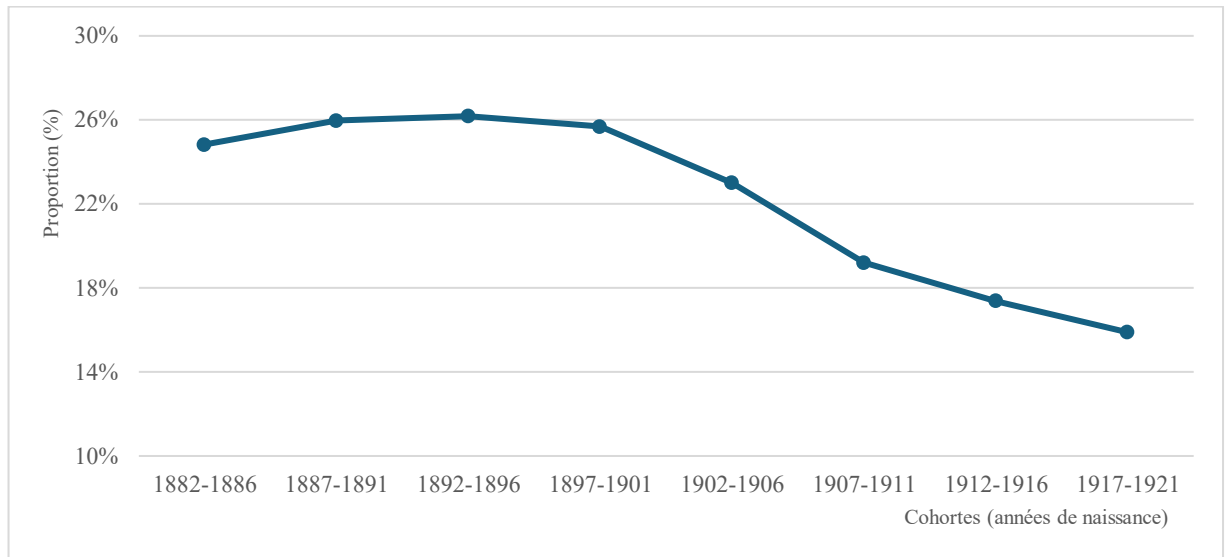
Figure 7 : Âge moyen à la maternité des cohortes de l’ensemble des femmes belges nées entre 1897 et 1921 & âge à la première et dernière maternité des cohortes nées entre 1902 et 1921 (données : recensement belge de 1981)



L’analyse des âges à la première et à la dernière maternité permet d’affiner cette lecture. L’âge à la première naissance suit une trajectoire similaire à celle de l’âge moyen, avec une hausse continue jusqu’à la cohorte 1912–1916, suggérant un décalage de l’entrée en maternité. Ce phénomène de *postponement* est cohérent avec les stratégies de prudence observées dans les contextes de crise. En parallèle, l’âge à la dernière maternité augmente également, ces dynamiques confirment que les cohortes dont la procréation s’est déroulée durant la crise économique et dans le contexte politique instable de cette période-là ont adopté des calendriers de fécondité différenciés, marqués par une entrée plus tardive dans la maternité, signe que les trajectoires familiales sont rationalisées dans un contexte de crise.

1.3. Taux d'infécondité : une lecture des femmes sans enfants

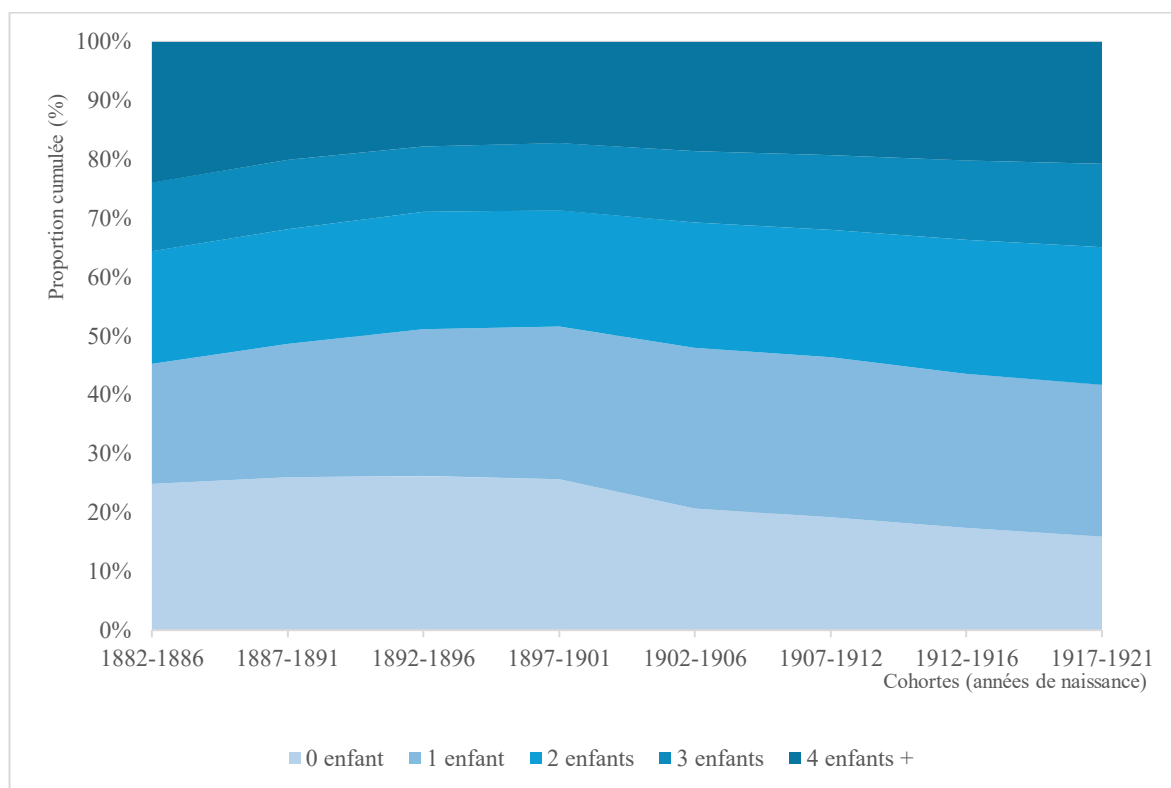
Figure 8 : Proportion de femmes mariées restées sans enfants dans les cohortes belges nées entre 1882 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



L'analyse de l'infécondité des femmes mariées en Belgique (figure 8) montre une hausse progressive dès la première cohorte analysée, déjà amorcée plus tôt (Brée et al., 2017). Elle atteint un pic avec celles nées entre 1892 et 1896, dont 26 % sont restées sans enfants. À partir de cette cohorte, le taux d'infécondité baisse pour atteindre 19% pour les femmes nées entre 1907 et 1911. Bien que la baisse soit significative, le niveau d'infécondité reste élevé. Ces niveaux traduisent un refus d'enfant important de la part des générations fécondes dans l'entre-deux-guerres. Cela peut s'expliquer par le contexte de crise économique, notamment la Grande Dépression des années 1930, qui se conjugue à des transformations sociales profondes, telles que le report du mariage ou l'allongement du parcours de formation (Brée et al., 2017). Ces comportements peuvent retarder les projets familiaux voire même amener à l'infécondité car plus l'âge au mariage et à la première naissance augmente, plus le risque d'infécondité subie est important (Rowland, 2007).

1.4. Parité : répartition et tailles des familles

Figure 9: Distribution des femmes mariées des cohortes belges nées entre 1882 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensements belges de 1961 & 1981)



L'analyse des parités atteintes des femmes belges mariées (figure 9) permet de compléter l'approche de l'infécondité car elle confirme une tendance à une taille de famille réduite. En effet, on voit que presque la moitié des femmes mariées ont entre 0 et 1 enfant, pour les cohortes nées entre 1887 et 1901, et encore 42 % pour les cohortes 1917–1921. Cela confirme l'émergence d'un modèle familial à maximum un enfant (Brée et al., 2016b). Parallèlement, la part des femmes ayant trois enfants ou plus reste relativement stable autour de 33 à 35 %, mais on observe une légère redistribution interne avec une progression des familles à trois enfants et une baisse des familles nombreuses de quatre enfants ou plus, lesquelles connaîtront un regain pour les dernières générations étudiées.

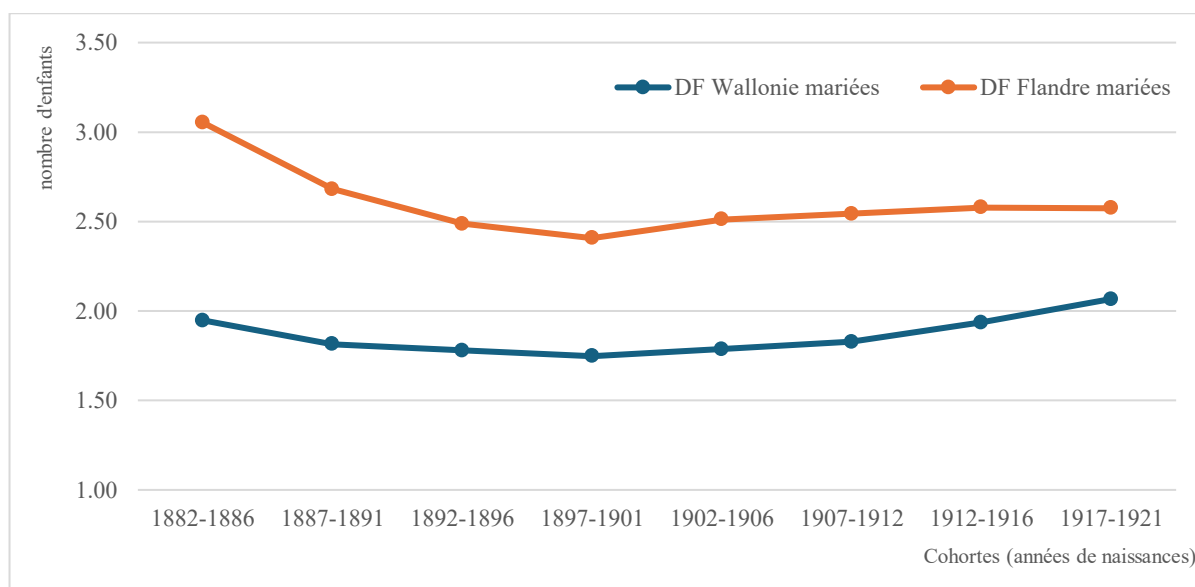
L'analyse des composantes de fécondité et d'infécondité permet de dresser un tableau des comportements reproductifs en Belgique pour les cohortes de femmes nées entre 1892 et 1911. Ces cohortes se caractérisent par une descendance finale faible, un report de la maternité, des niveaux d'infécondité élevés et une tendance à la réduction de la taille des familles. Les niveaux de parités atteintes sont donc une composante

essentielle des basses fécondité observées pour ces générations. En effet, la part de femmes mariées sans enfant est particulièrement significative : elle atteint en moyenne 20% pour les générations nées en 1882-1901, soit un niveau équivalent à celui des femmes ayant un seul enfant, et supérieur à celui des femmes ayant atteint une parité de deux, trois ou quatre enfants et plus. Ces éléments posent les bases pour la suite de l'analyse qui se concentrera d'abord sur les disparités régionales.

2. Comparaison régionale : La Flandre et la Wallonie

2.1. Lecture comparative de la descendance finale par région

Figure 10 : Descendance finale des cohortes de femmes mariées, Wallonnes et Flamandes nées entre 1882 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



Le graphique ci-dessus analyse la descendance finale des cohortes de femmes mariées en Wallonie et en Flandre (figure 10). On observe une différence marquée entre les deux régions pour toute la période observée. Les femmes mariées en Flandre ont systématiquement eu davantage d'enfants que celles en Wallonie avec un écart qui dépasse souvent 0,5 enfant par femme. On remarque cependant que l'écart est plus important pour les premières cohortes nées entre 1882 et 1886 avec un écart de plus d'un enfant par femme pour les cohortes. Les deux régions suivent une trajectoire similaire : une baisse progressive du nombre moyen d'enfants jusqu'à la cohorte 1897-1901, suivie d'une remontée pour les cohortes plus récentes. Cette convergence des tendances, malgré des niveaux différents, suggère l'influence de facteurs communs à l'échelle nationale, tout en révélant des spécificités régionales dans les comportements reproductifs.

2.2. Calendrier de fécondité : différences temporelles

Note : les données des âges à la première et dernière maternité reprises par régions sont extraites du recensement de 1981 et ne permettent pas de remonter avant les générations nées en 1902 et le recensement de 1961 ne donne pas d'informations sur les dates de naissance des enfants. L'analyse des générations suivantes permet tout de même d'observer les dynamiques du calendrier de fécondité au début du XXe siècle.

Figure 11 : Age à la première maternité des cohortes de femmes mariées Wallonnes, Flamandes et belges nées entre 1902 et 1921 (données : recensement belge de 1981)

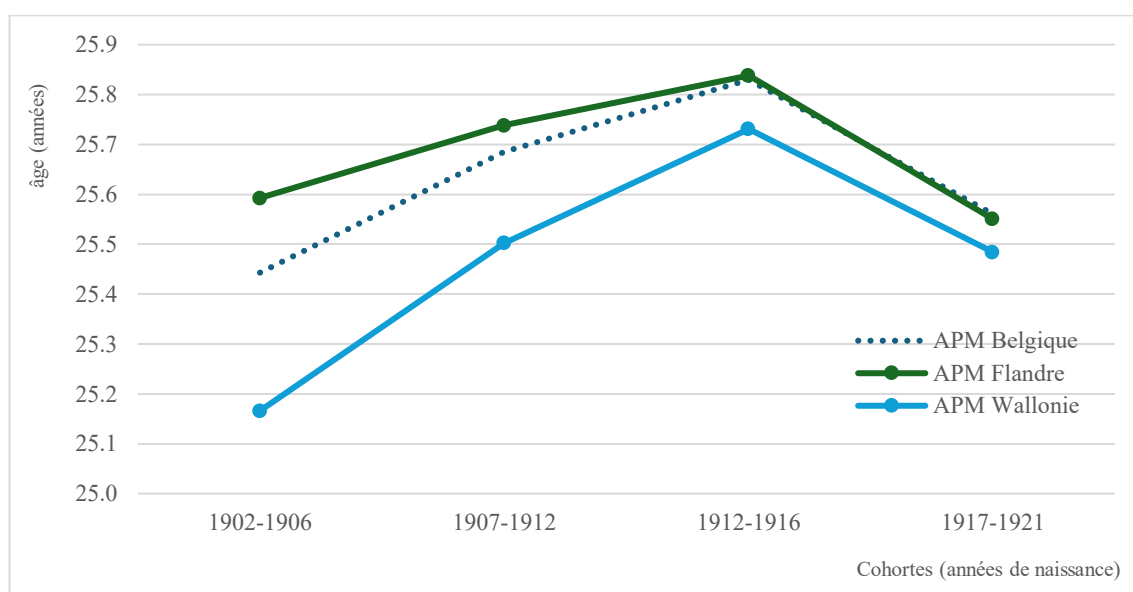
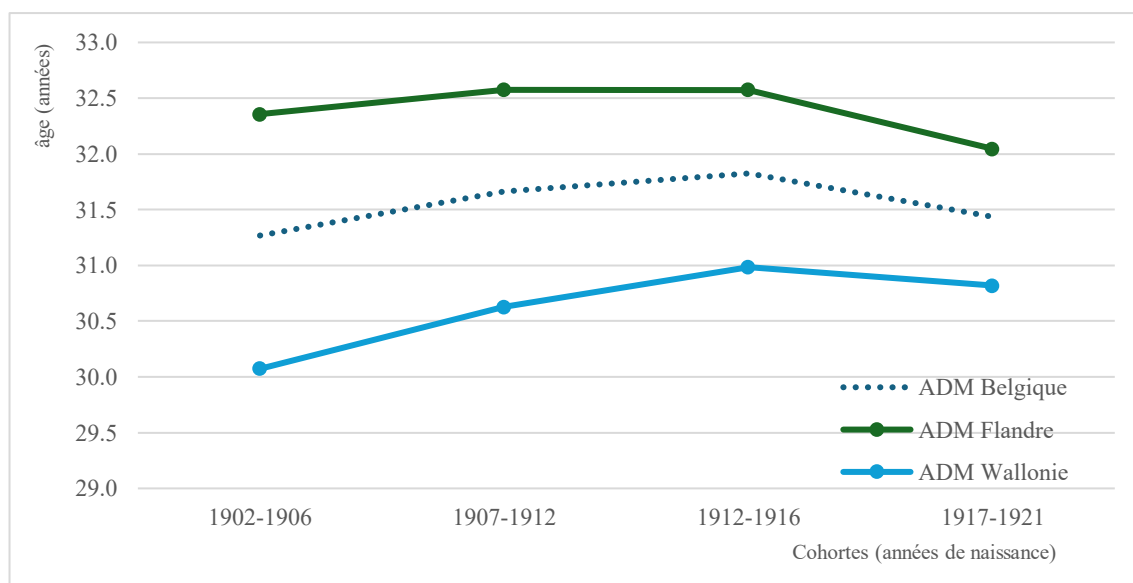


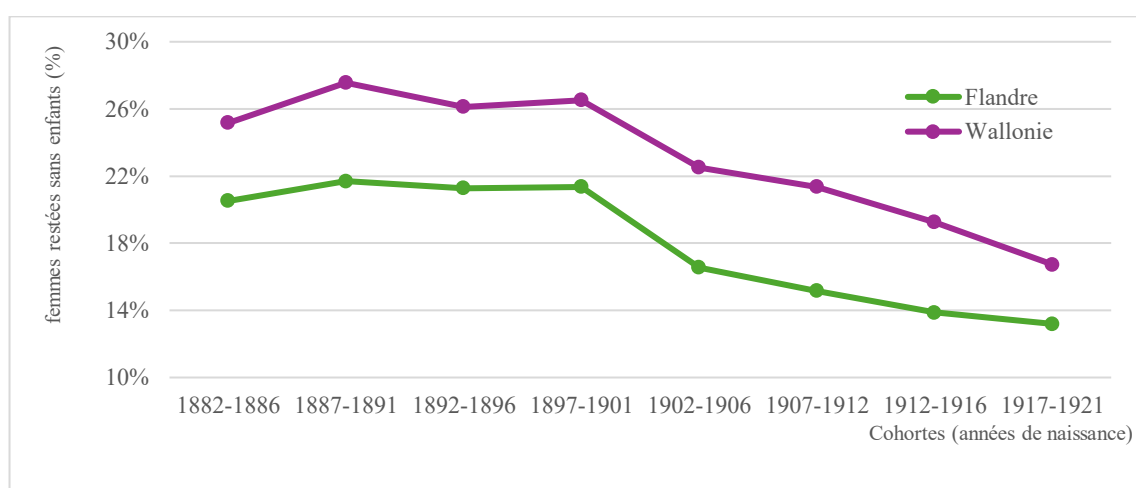
Figure 12 : Age à la dernière maternité des cohortes de femmes mariées Wallonnes, Flamandes, Bruxelloises et globales nées entre 1902 et 1921 (données : recensement belge de 1981)



Les graphiques (figures 11 & 12) montrent que l'âge moyen à la première maternité présente peu de différence entre les régions, oscillant autour de 25 à 26 ans pour les femmes mariées. Pour ce qui est de l'âge à la dernière maternité, les écarts régionaux sont plus marqués : les femmes flamandes tendent à avoir leur dernier enfant plus tard que les femmes wallonnes. L'âge moyen à la dernière maternité de maximum 32 à 32,5 ans montre que les femmes pratiquent une contraception d'arrêt efficace et volontaire, dont l'utilisation est encore plus prononcée en Wallonie qu'en Flandre. La durée de vie génésique, calculée comme la différence entre l'âge à la première et à la dernière maternité, étant plus importante pour les Flamandes que pour les Wallonnes, cela participe au fait que leur descendance finale est plus élevée.

2.3. L'infécondité en Flandre et en Wallonie

Figure 13 : Proportion de femmes mariées restées sans enfants dans les cohortes Wallonnes et Flamandes nées entre 1882 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



Le graphique (figure 13) illustre l'évolution de la proportion de femmes mariées restées sans enfants dans les cohortes nées entre 1882 et 1921, en Wallonie et en Flandre. On observe une tendance générale à la baisse de l'infécondité dans les deux régions au fil des générations. Toutefois, les niveaux restent systématiquement plus élevés en Wallonie qu'en Flandre. Pour les cohortes les plus anciennes, nées autour de 1882, près de 30 % des femmes mariées wallonnes sont restées sans enfants, contre environ 25 % en Flandre. Cette différence régionale persiste tout au long de la période observée, bien que l'écart tende à se réduire légèrement pour les cohortes les plus récentes. Ces résultats confirment des disparités régionales dans les comportements reproductifs, liées à une différence de timing et une transition plus tardive en Flandre (Lesthaeghe, 1977).

2.4. Variations régionales de la parité atteinte

Figure 14 : Distribution des femmes mariées des cohortes Flamandes nées entre 1881 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensements belges de 1961 & 1981)

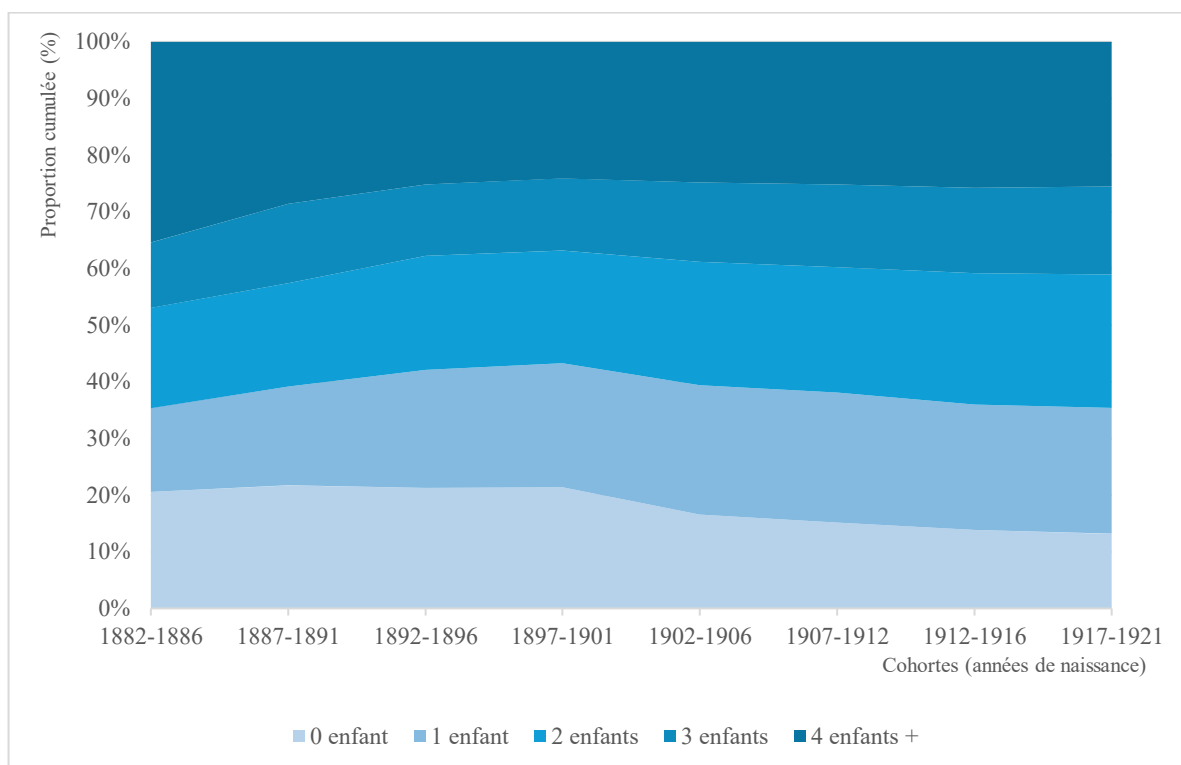
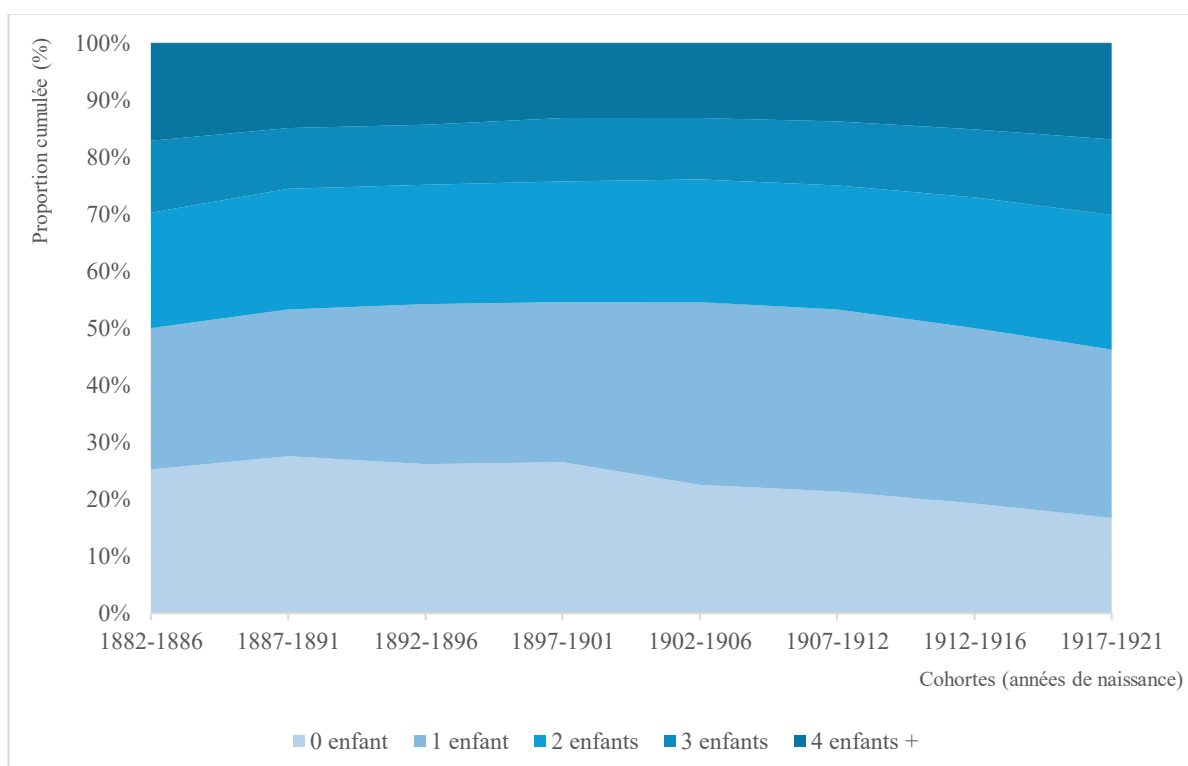


Figure 15: Distribution des femmes mariées des cohortes Wallonnes nées entre 1881 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensements belges de 1961 & 1981)



Les figures 14 & 15 représentent la distribution des parités atteintes chez les femmes mariées flamandes et wallonnes et prolongent l'analyse régionale de l'infécondité en mettant en évidence des différences marquées dans les structures familiales. Pour les cohortes nées entre 1892 et 1896, 54% des Wallonnes ont eu 0 ou 1 enfant, contre 41% des Flamandes. De même, 38% des Flamandes ont eu trois enfants ou plus, contre seulement 24% des Wallonnes. La fécondité est donc plus soutenue en Flandre. Cependant, les écarts s'atténuent au fil des cohortes. En effet, pour les cohortes nées entre 1907 et 1911, par exemple, la proportion de femmes ayant eu 0 ou 1 enfant est de 42% en Wallonie et 38% en Flandre, tandis que les familles de trois enfants ou plus représentent 28% en Wallonie et 32% en Flandre. Pour les cohortes les plus anciennes, les comportements reproductifs et la distribution des familles suggèrent que les deux régions ont entamé une transition de fécondité à des moments différents, la Wallonie amorçant ce changement plus tôt que la Flandre. Toutefois, à partir des générations plus récentes, les distributions de parités atteintes tendent à se stabiliser, à l'exception de la parité zéro qui diminue, tandis que la descendance finale augmente. Ce relèvement de la fécondité s'explique principalement par la baisse de l'infécondité, traduisant les prémices du baby-boom.

2.5. Synthèse comparative des dynamiques régionales

L'analyse régionale des comportements reproductifs met en évidence des différences marquées entre la Wallonie et la Flandre, tant en termes d'intensité de fécondité, de calendrier que d'infécondité. Pour les générations considérées, les femmes flamandes ont eu en moyenne plus d'enfants, une durée de vie génésique plus longue et des taux d'infécondité plus faibles que les femmes wallonnes. Toutefois, ces écarts ne traduisent pas des trajectoires fondamentalement différentes, mais plutôt un décalage temporel dans la transition de fécondité. La Wallonie a expérimenté une transition démographique précoce et rapide par rapport à la Flandre et cela s'explique par plusieurs facteurs. D'abord, l'industrialisation y a démarré au XIX^e siècle alors que la Flandre traversait une période de crise (Capron et al., 2000), favorisant une diffusion plus rapide des idées modernes dans le sud du pays. Cette dynamique a également accéléré la laïcisation, un facteur déterminant dans les transformations des comportements de fécondité (Eggerickx et al., 2016). À cette période, la Flandre, plus catholique et plus conservatrice est restée d'avantage fermée à ces évolutions. La

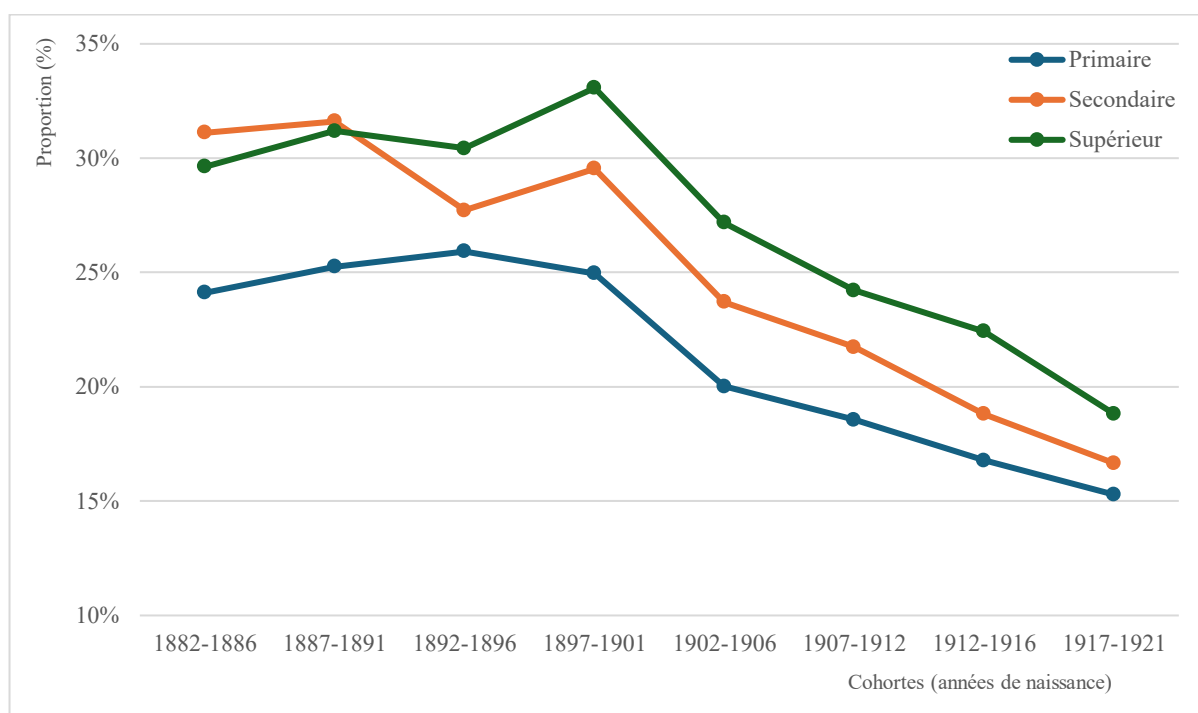
proximité culturelle et géographique de la Wallonie avec la France a également joué un rôle dans la diffusion des modèles familiaux modernes (Costa et al., 2021). Là où la langue a constitué un frein à la diffusion des idées en Flandre, ralentissant l'adoption de nouveaux comportements reproductifs (Lesthaeghe, 1977).

Ces éléments montrent le rôle des facteurs linguistiques, culturels et religieux dans le rythme différencié de transition démographique entre les régions belges.

Pour approfondir la compréhension des disparités régionales, il peut être pertinent d'introduire une lecture sociale à travers le niveau d'instruction des femmes. Cet indicateur est la seule variable liée aux femmes disponible dans les données rétrospectives des recensements qui peut être utilisée pour expliquer la fécondité, en raison de sa stabilité dans le temps. Contrairement à la profession ou au statut matrimonial, le niveau d'instruction est généralement acquis avant 25 ans et ne varie plus, ce qui en fait un indicateur fiable pour des analyses longitudinales. De plus, le niveau d'instruction est un marqueur social pertinent au début du XXe siècle en Belgique dans un contexte où le système éducatif était fortement cloisonné selon les milieux sociaux. Malgré l'instauration de l'instruction obligatoire jusqu'à 14 ans en 1914, la démocratisation scolaire est restée limitée à l'enseignement primaire, tandis que les niveaux secondaire et supérieur demeuraient réservés à des groupes sociaux spécifiques (Bourguignon et al., 2019). L'enseignement primaire était destiné aux classes populaires, tandis que l'enseignement secondaire et universitaire était l'apanage de la petite bourgeoisie, de la bourgeoisie et des professions libérales (Hardewyn, 2016 cité dans Bourguignon et al., 2019).

3. Approche régionale des liens entre instruction et absence d'enfant chez les femmes mariées

Figure 16 : Taux d'infécondité des femmes mariées en Belgique en fonction du niveau d'éducation (données : recensements belges de 1961 et 1981)



Le graphique représentant la proportion de femmes restées sans enfants en Belgique selon leur niveau d'éducation (figure 16) montre un gradient social net à partir des cohortes nées en 1892 où plus les femmes sont instruites, plus elles sont infécondes. On remarque aussi que plus on avance dans les générations, plus les écarts diminuent entre les différents niveaux d'instruction, signe que la diffusion commence à intégrer tous les niveaux de la société (Bourguignon et al., 2019).

Figure 17 : Taux d'infécondité des femmes mariées en Flandre en fonction du niveau d'éducation (données : recensements belges de 1961 et 1981)

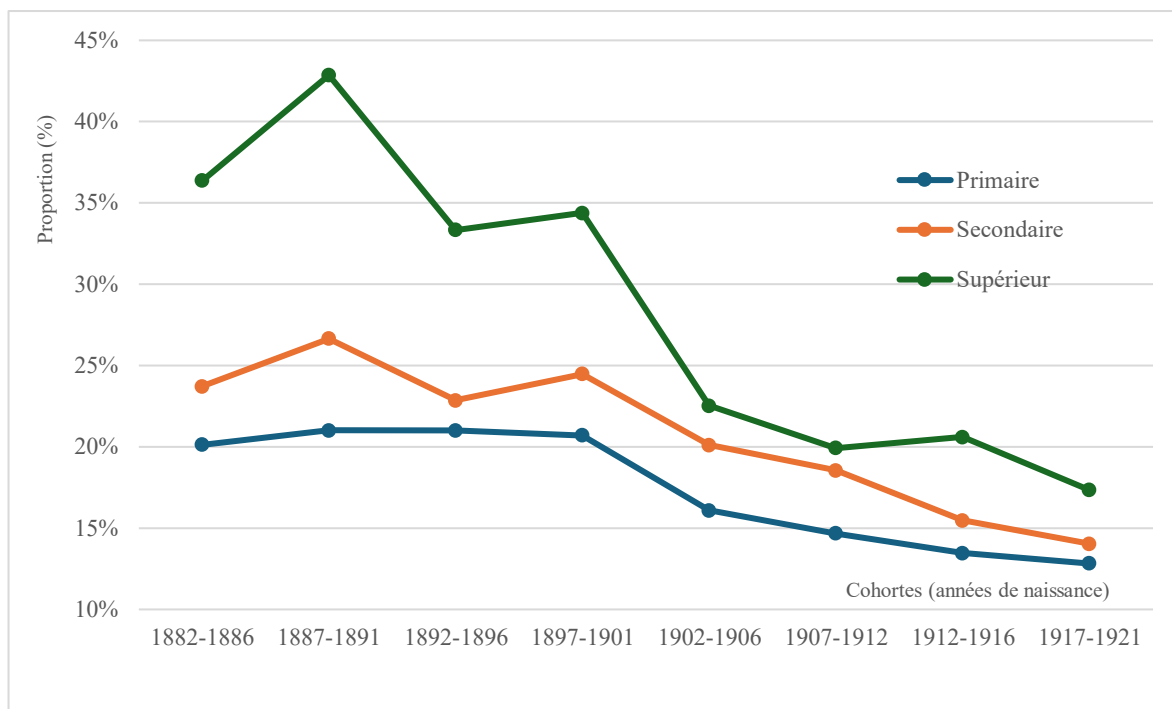
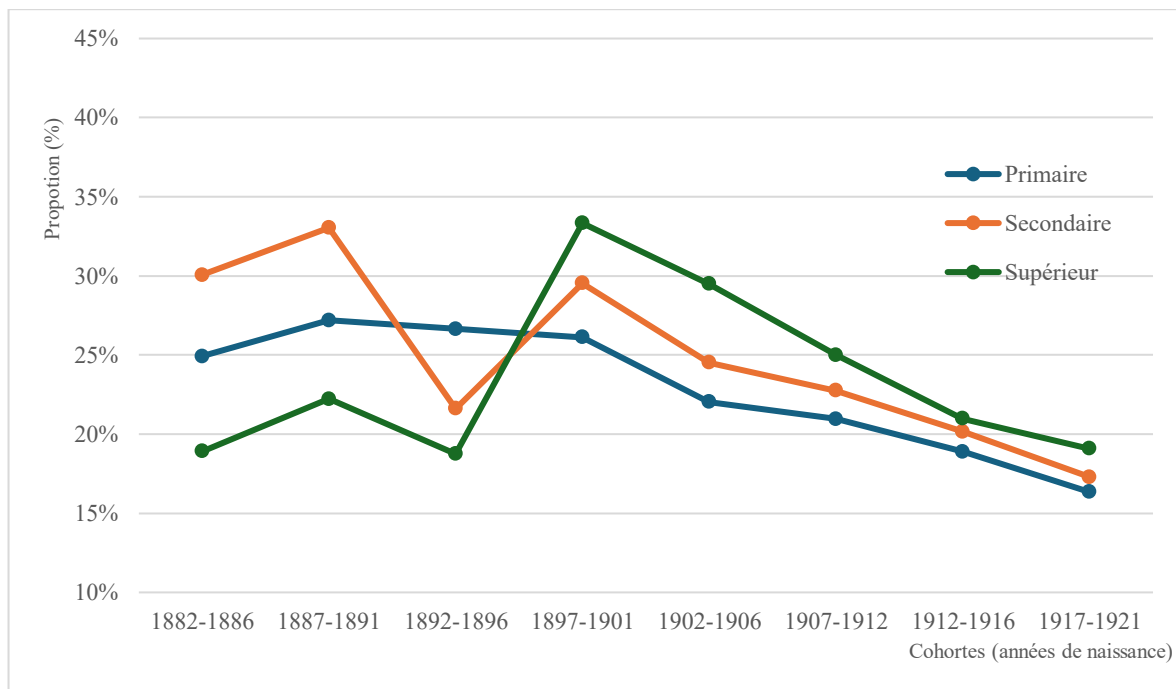


Figure 18 : Taux d'infécondité des femmes mariées en Wallonie en fonction du niveau d'éducation (données : recensements belges de 1961 et 1981)



Les tendances régionales observées dans les figures 17 & 18 mettent en évidence un gradient social net en Flandre: plus les femmes sont instruites, plus l'infécondité est élevée. Néanmoins, on observe une réduction progressive des écarts entre niveaux d'instruction ainsi qu'une baisse progressive de l'infécondité, ce qui suggère une diffusion plus large des comportements reproductifs dans les différentes couches sociales au cours du XXe siècle.

En Wallonie, contrairement à la Flandre, les écarts d'infécondité selon le niveau d'instruction ne dégagent pas de gradient social clairement défini et les écarts entre les différents niveaux éducatifs sont de moins en moins importants au fil des générations. Cette spécificité pourrait s'expliquer par la précocité de la transition démographique dans la région, qui suggère que le processus de diffusion sociale des comportements reproductifs serait déjà achevé. Ce phénomène s'inscrit dans un mouvement plus large d'homogénéisation des comportements de fécondité (Bourguignon et al., 2019). Le rapprochement des indices de fécondité entre groupes sociaux reflète une généralisation du contrôle de la fécondité, amorcée dès la fin du XIXe siècle et déjà bien avancée en Wallonie (Bourguignon et al., 2019). Cette dynamique aurait pu être renforcée par l'instabilité économique et politique de l'entre-deux-guerres, qui aurait incité à une limitation volontaire des naissances dans toutes les couches sociales.

Il est important de noter une inversion du gradient social en Wallonie pour la cohorte née entre 1892 et 1896 ou encore un taux d'infécondité de presque 45% pour la cohorte Flamande née entre 1887 et 1892, cela est peut-être une conséquence d'un manque de représentativité des données. En effet, les données présentées pour les cohortes nées avant 1902 sont issues du recensement de 1961, qui ne couvre qu'un dixième de la population. Ces effectifs sont donc très réduits, en particulier pour les femmes ayant atteint un niveau d'éducation supérieur : on compte seulement une vingtaine à une trentaine d'individus pour les cohortes entre 1882 et 1902, et à peine le double pour les cohortes wallonnes (voir annexes 3 & 4). Ces faibles effectifs limitent la représentativité statistique des résultats pour les premières générations.

L'analyse régionale des niveaux d'instruction montre deux éléments principaux. D'une part, le niveau d'instruction joue un rôle structurant dans les comportements de fécondité en Belgique, avec un effet marqué sur l'infécondité. Le lien entre éducation et l'absence d'enfant à la fin de la vie féconde est observable tant en Wallonie qu'en Flandre, bien que le gradient social soit bien plus net en Flandre. En Wallonie, les

écarts entre niveaux d’instruction sont plus faibles et tendent à s’atténuer plus tôt qu’en Flandre. D’autre part, bien que les taux d’infécondité restent systématiquement plus élevés en Wallonie qu’en Flandre, quel que soit le niveau d’instruction, les deux régions suivent une trajectoire similaire de rapprochement des courbes d’infécondité au fil des générations. Ce mouvement de convergence, amorcé plus précocement en Wallonie, confirme que la Flandre suit une dynamique comparable, mais avec un décalage temporel. Ces écarts s’expliquent en partie par des facteurs structurels tels que l’industrialisation, la laïcisation ou encore les dynamiques culturelles propres à chaque région. Pour affiner cette analyse régionale, la section suivante va se concentrer sur l’échelle infrarégionale, à travers l’étude de cinq arrondissements contrastés pour mieux saisir la diversité des modèles de fécondité présents en Belgique durant l’entre-deux-guerres.

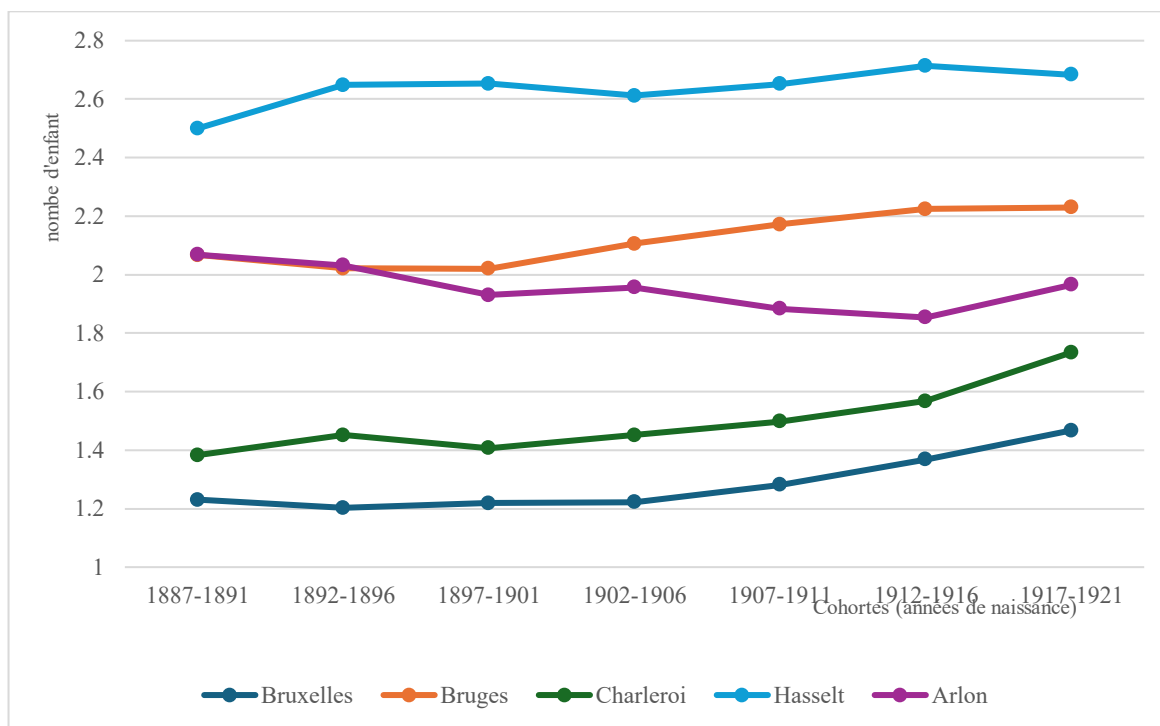
4. Analyse locale : cinq arrondissements contrastés

Les cinq arrondissements retenus dans cette analyse permettent d’illustrer la diversité des modèles de fécondité observables en Belgique durant l’entre-deux-guerres : Bruxelles représente un environnement urbain modernisé, Charleroi un bassin industriel wallon, Arlon un territoire wallon rural conservateur, Hasselt un arrondissement flamand à forte fécondité, et Bruges une ville flamande intermédiaire. Cette approche permettra ensuite de comparer ces arrondissements entre eux, de mettre en évidence les principales convergences et divergences, et de les relier aux facteurs socio-culturels qui les sous-tendent.

4.1. Portraits reproductifs par arrondissement

Descendance finale : indicateurs locaux

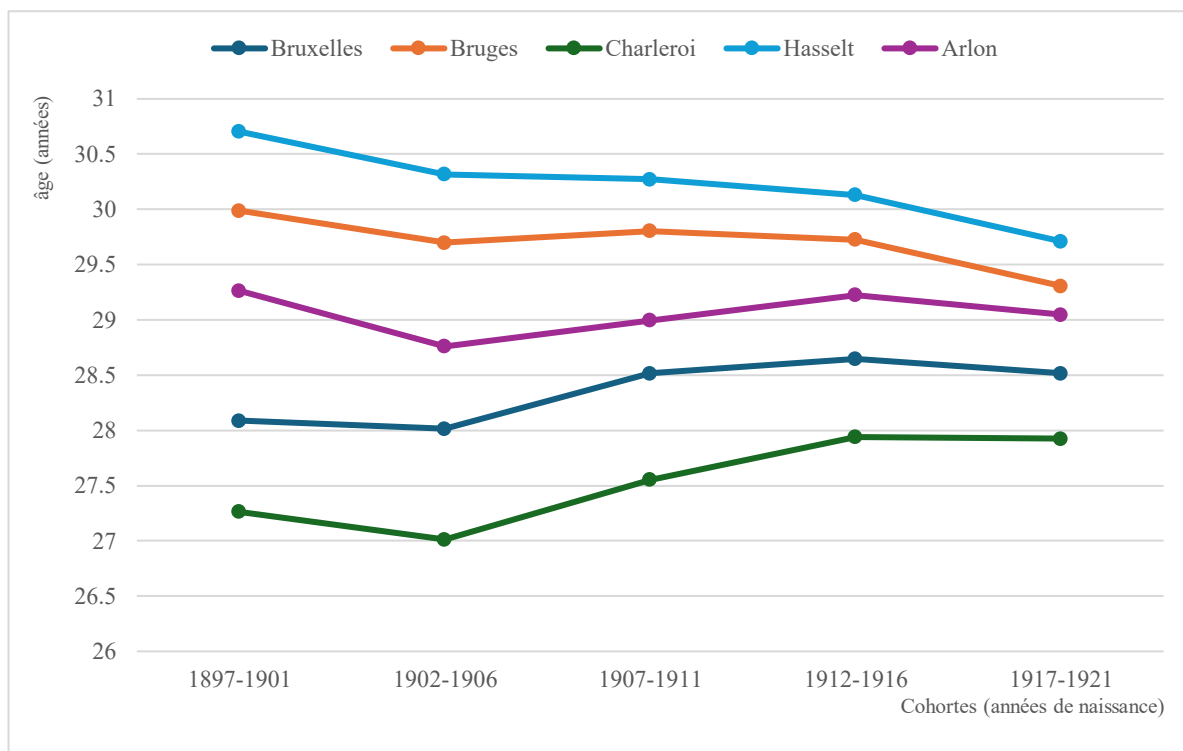
Figure 19 : Descendance finale des cohortes de femmes mariées de 5 arrondissements nées entre 1887 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



L'analyse de la descendance finale des cohortes de femmes mariées nées entre 1887 et 1921 des cinq arrondissements belges (figure 19) met en lumière des situations reproductives fortement différenciées. Bruxelles et Charleroi se distinguent par des niveaux de descendance finale historiquement très faibles, systématiquement inférieurs à deux enfants par femme pour toutes les générations étudiées. Ces niveaux sont plus bas que les niveaux de fécondité des générations actuelles. À l'opposé, Hasselt, arrondissement rural flamand, présente une fécondité plus élevée que les autres arrondissements, autour de 2,5 enfants par femme pour les premières cohortes et maintien des niveaux stables autour de cette valeur jusqu'aux générations nées après 1910. Bruges et Arlon affichent des profils intermédiaires, mais se distinguent à partir des cohortes nées en 1901 : la descendance finale à Bruges augmente légèrement pour les cohortes suivantes là où celle d'Arlon diminue légèrement. Ces écarts soulignent l'importance des contextes locaux dans la structuration des comportements de fécondité, au-delà des seules oppositions régionales.

Âge moyen à la maternité : variations territoriales

Figure 20 : Âge moyen à la maternité des cohortes de femmes mariées de 5 arrondissements nées entre 1897 et 1921 (données : recensement belge de 1981)



Le graphique ci-dessus (figure 20) présente l'évolution de l'âge moyen à la maternité pour les cinq arrondissements belges pour les cohortes nées entre 1897 et 1921. Il faut mentionner que les données utilisées ici proviennent uniquement du recensement de 1981, ce qui limite la couverture temporelle de l'analyse aux cohortes nées entre 1897 et 1921 mais permet quand même d'approcher les dynamiques du calendrier de fécondité à l'échelle infrarégionale.

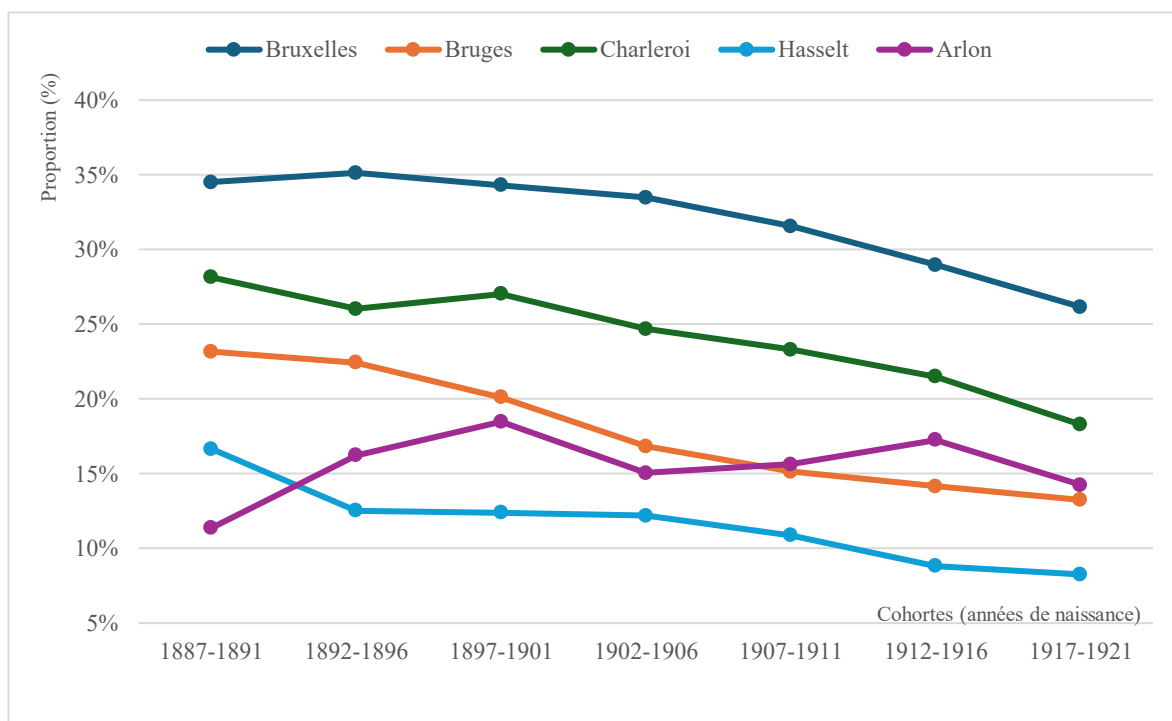
Il montre des différences marquées dans le calendrier de fécondité pour les différents arrondissement. Hasselt par exemple a un âge moyen à la maternité systématiquement plus élevé, dépassant les 30 ans pour la majorité des cohortes. Charleroi quant à lui, affiche un âge moyen plus précoce, autour de 27 ans, ce qui signifie que les femmes entrent plus rapidement dans leur vie reproductive. Bruxelles suit la même trajectoire que Charleroi avec un âge moyen légèrement plus élevé. L'âge moyen à la maternité à Bruges se rapproche de celui d'Hasselt. Ces écarts concordent avec les analyses régionales qui montrent que la durée de vie génésiques des femmes flamandes est plus longue dans l'entre-deux-guerres que celle des femmes wallonnes tout en soulignant

les différences entre arrondissements d'une même région. On voit aussi que les arrondissements wallons, comme Charleroi ou Arlon, observent une augmentation de l'âge moyen à la maternité à partir des cohortes nées entre 1902 et 1906, tandis que dans les arrondissements flamands, il tend à diminuer.

Taux d'infécondité : lecture locale

La figure 21 représente la proportion de femmes mariées restées sans enfant dans les cinq arrondissements belges entre 1887 et 1921. Elle met en évidence des écarts territoriaux marqués en terme d'infécondité. Bruxelles se distingue par des niveaux particulièrement élevés, atteignant 35 % pour les cohortes les plus anciennes, tandis que Hasselt et Arlon affichent des taux nettement plus faibles, inférieurs à 20 % dès les cohortes nées après 1900. Bruges et Charleroi occupent des positions intermédiaires, avec une tendance générale à la baisse de l'infécondité au fil des générations.

Figure 21: Proportion de femmes mariées restées sans enfants dans les cohortes de 5 arrondissements nées entre 1887 et 1921 (données : recensements belges de 1961 et 1981)



Ces résultats complètent les observations issues des graphiques sur la descendance finale (figure 19) et l'âge moyen à la maternité (figure 20). À Bruxelles, la forte

infécondité contribue directement à une descendance finale très faible. À l’opposé, Hasselt combine le taux d’infécondité le plus faible des cinq arrondissements étudiés et une descendance finale très élevée, ce qui reflète un modèle de fécondité étendu dans le temps et peu restreint. Ces trois dimensions – intensité, calendrier et infécondité – permettent donc de caractériser des profils reproductifs locaux différenciés, qui ne se superposent pas nécessairement aux clivages régionaux classiques. Il convient toutefois de rappeler que les données issues du recensement de 1981 ne permettent pas de remonter jusqu’aux cohortes nées en 1891, ce qui limite partiellement l’observation directe de la période centrale de cette recherche.

Répartition des parités atteintes par arrondissement

L’analyse des parités atteintes dans les cinq arrondissements, dont les graphiques se trouvent ci-joint (figures 22 à 26) met en évidence des différences marquées dans les structures familiales, qui prolongent les dynamiques régionales déjà observées. À Bruxelles et Charleroi, on observe une trajectoire similaire caractérisée par une forte infécondité et une proportion élevée de familles à un seul enfant. Pour la majorité des périodes observées, ces deux catégories (0 et 1 enfant) représentent environ 60 % des femmes mariées, ce qui confirme l’hypothèse de la généralisation du modèle familial réduit (Brée et al., 2017). Les familles nombreuses (4 enfants ou plus) y sont très peu représentées, ce qui confirme la diffusion précoce des normes de limitation des naissances dans les milieux urbains et industriels.

À Arlon, arrondissement rural wallon, la structure familiale est plus diversifiée. Environ 40 % des femmes mariées ont eu 0 ou 1 enfant et environ 20% des femmes ont eu quatre enfants ou plus pour les premières cohortes, mais on observe une tendance au rétrécissement des familles nombreuses au fil des cohortes, ce qui témoigne d’une transition démographique amorcée mais plus lente que dans les centres urbains.

Bruges, bien que proche d’Arlon en termes d’infécondité et de familles à un enfant, se distingue par une proportion nettement plus élevée de familles nombreuses : environ 25 % des femmes mariées ont eu 4 enfants ou plus. Ce maintien des familles étendues dans un contexte urbain flamand suggère une persistance des modèles familiaux religieux et traditionnels.

Enfin, Hasselt présente un modèle reproductif très spécifique résistant à la transition démographique. En effet, environ 40% des femmes mariées pour toutes les cohortes observées ont eu 4 enfants ou plus, probablement lié à l'influence du catholicisme, qui reste un facteur très présent dans les comportements reproductifs flamands. La proportion de femmes ayant eu aucun ou un enfant est en dessous de 30% pour toutes les cohortes, le plus bas des arrondissements analysés ici, mais ce taux reste très important et confirme que l'infécondité a un rôle très important dans les trajectoires de fécondité des cohortes étudiées.

Figure 22 : Distribution des femmes mariées des cohortes de Bruxelles nées entre 1887 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensement belge de 1981)

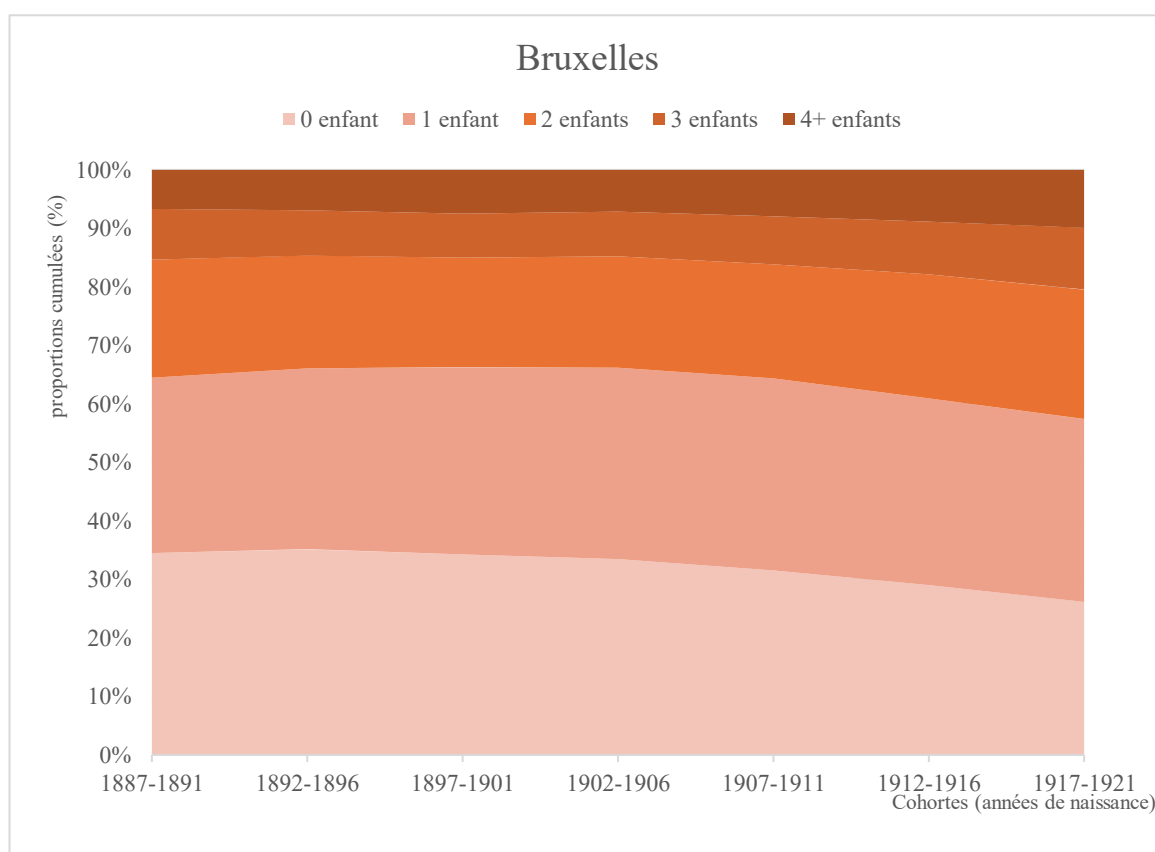


Figure 23: Distribution des femmes mariées des cohortes de Bruges nées entre 1887 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensement belge de 1981)

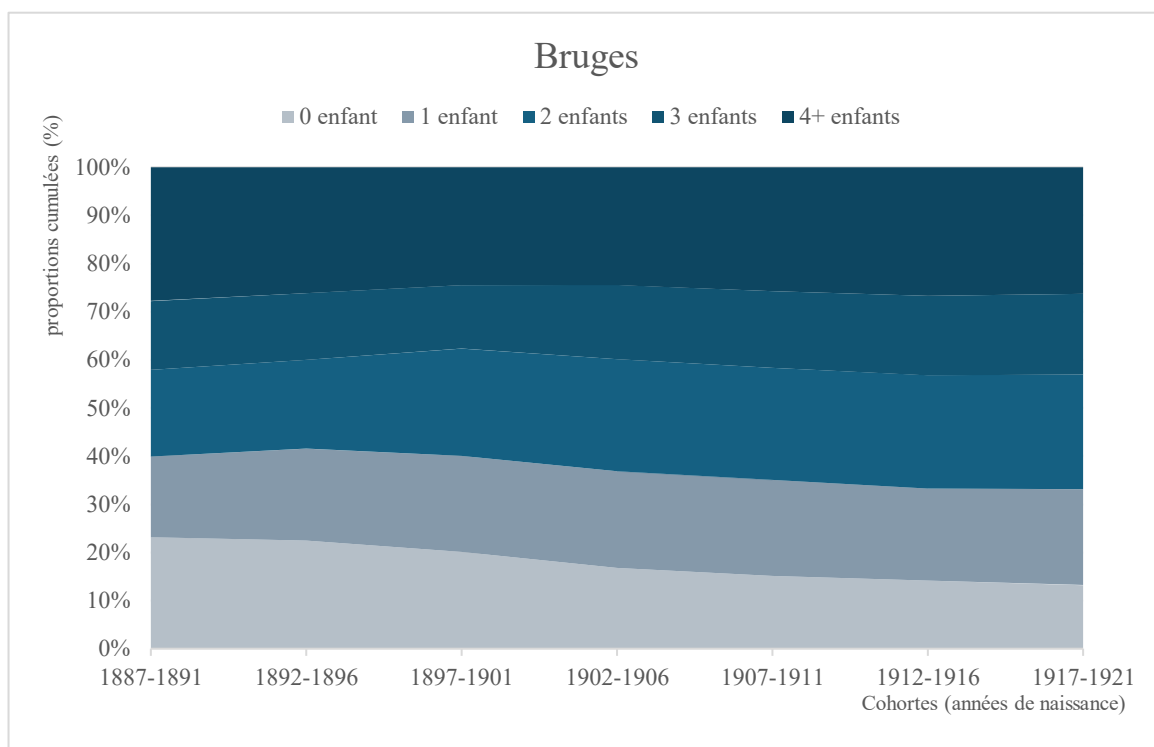


Figure 24: Distribution des femmes mariées des cohortes de Charleroi nées entre 1887 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensement belge de 1981)

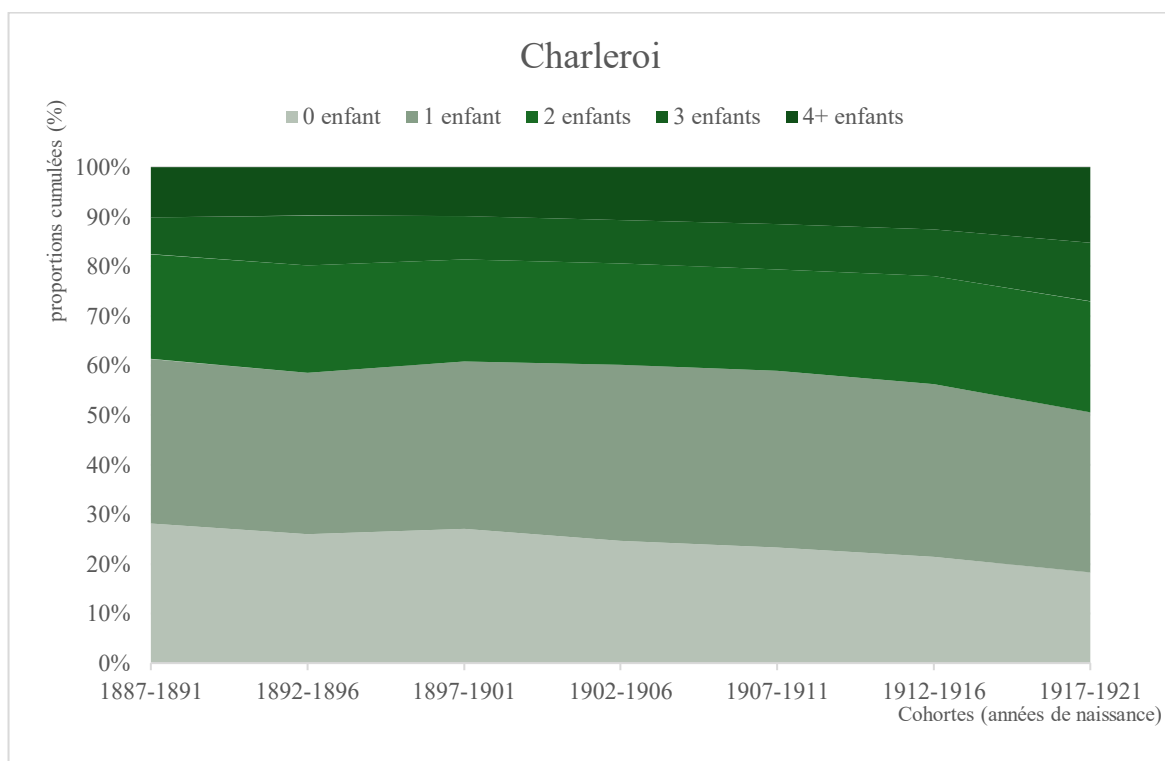


Figure 25 : Distribution des femmes mariées des cohortes de Hasselt nées entre 1887 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensement belge de 1981)

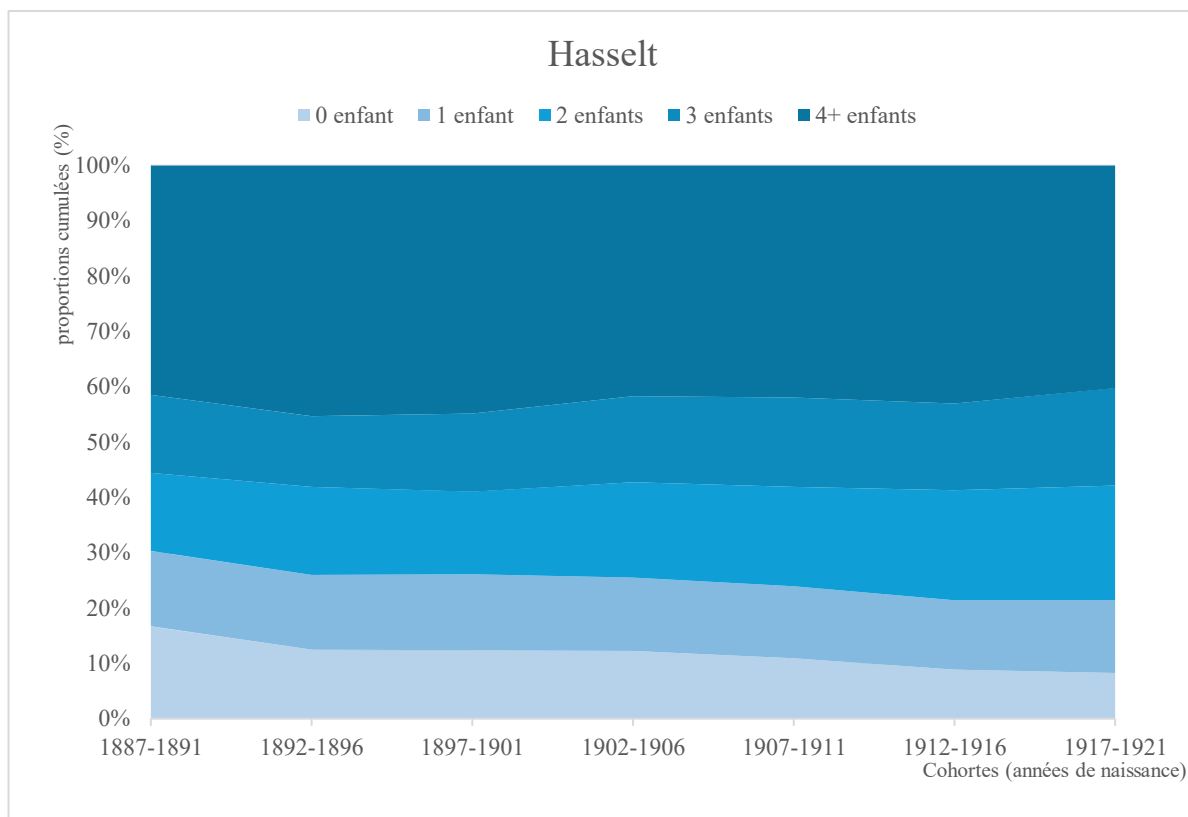
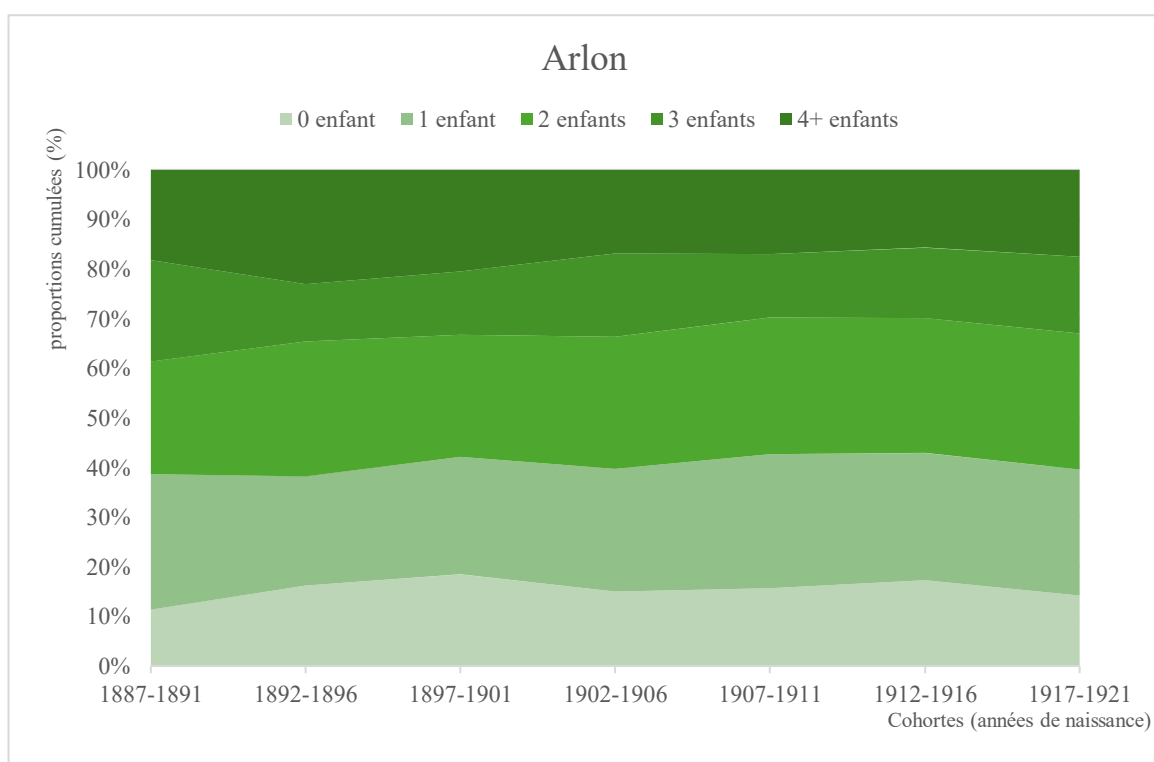


Figure 26: Distribution des femmes mariées des cohortes de Arlon nées entre 1887 et 1921 selon la parité atteinte (données : recensement belge de 1981)



Indicateurs synthétiques de fécondité locale

Comme présenté dans le tableau ci-dessous (tableau 1), les différences d'intensité et de calendrier de fécondité dans les cinq arrondissements analysés permettent de les classer selon leur modèle de trajectoire de fécondité.

Bruxelles par exemple, est caractérisé par une descendance finale très faible autour de 1,20 à 1,28 enfant par femme selon les cohortes et une proportion de femmes restées sans enfant très élevée, qui atteint un maximum de 35% pour la cohorte née entre 1892 et 1896. La structure familiale y est fortement réduite : pour la majorité des cohortes, près de 60% des femmes mariées ont eu au maximum 1 enfant les familles de 3 enfants ou plus représentent seulement environ 15% des familles. Tous ces facteurs sont cohérent avec le modèle urbain de faible fécondité où l'infécondité importante joue un rôle structurant dans les trajectoires de fécondité.

Charleroi, bassin industriel wallon, présente une trajectoire similaire à celle de Bruxelles. La descendance finale y est également faible (entre 1,41 et 1,5 enfants par femme), l'âge moyen à la maternité est le plus précoce des cinq arrondissements (autour de 27 ans) et l'infécondité reste élevée (23 à 27%). Charleroi est le seul arrondissement où on observe une maternité précoce, qui correspond au modèle ouvrier caractéristique des bassins industriels wallons (Costa et al., 2011). Comme à Bruxelles, les familles sans enfant ou avec un seul enfant représentent environ 60%, tandis que les familles nombreuses sont peu présentes. Ce profil correspond à un modèle ouvrier où la fécondité est rationalisée en réponse aux contraintes économiques, notamment durant la crise des années 1930 (Eggerickx et al., 2014).

Arlon, arrondissement rural wallon, présente une descendance finale relativement élevée (entre 1,88 et 2,03 enfants par femme) et un âge moyen à la maternité autour de 29 ans. L'infécondité y est modérée au regard des taux observés en Belgique durant cette période, mais elle reste élevée, oscillant entre 15 % et 18 % selon les cohortes. Environ 40 % des femmes mariées ont eu 0 ou 1 enfant, ce qui traduit une certaine diffusion du modèle de famille réduite. Par ailleurs, on observe une tendance au rétrécissement des familles nombreuses (4 enfants ou plus) au fil des générations, ce qui suggère une transition démographique en cours. Si on compare Arlon avec Hasselt,

qui est aussi un arrondissement rural mais de l'autre côté de la frontière linguistique, on constate qu'Hasselt a une fécondité plus importante.

En effet, l'arrondissement d'Hasselt se caractérise par la descendance finale la plus élevée, au-dessus de 2,6 enfants par femme mariée pour toute la période d'analyse. Cette intensité de la fécondité s'accompagne d'un âge moyen à la maternité élevé, au-dessus de 30 ans pour toutes les cohortes observées et l'infécondité la plus faible des arrondissements analysés (autour de 11 à 13 %). Les familles à un enfant sont rares, tandis que les familles nombreuses représentent environ 40 % des femmes mariées durant toute la période observée. Ce modèle traduit une forte résistance à la transition démographique, dans le milieu rural et conservateur d'Hasselt, probablement liée à l'influence du catholicisme, comme en témoigne la prévalence des familles nombreuses dans les arrondissements flamands.

Pour finir, Bruges, arrondissement urbain flamand, affiche des niveaux proches d'Arlon en termes de descendance finale (autour de 2,02 à 2,17 enfants par femme) et d'infécondité (15 à 22 %). Toutefois, la proportion de familles nombreuses y est nettement plus élevée : environ 25 % des femmes mariées ont eu 4 enfants ou plus, ce qui distingue Bruges par un maintien plus fort des modèles familiaux traditionnels. L'arrondissement de Bruges a une descendance finale moyenne mais une infécondité relativement élevée. Cela peut être le résultat du mélange entre la diffusion d'idées qu'implique le milieu urbain tout en restant un arrondissement flamand, encore très ancré dans les idées prémodernes et les modèles familiaux traditionnels influencés par la religion (Lestaeghe, 1977 ; Capron et al., 2000).

1892-1896	Bruxelles	Bruges	Charleroi	Hasselt	Arlon
DF	1,20	2,02	1,45	2,65	2,03
AMM					
% infécondité	35%	22%	26%	13%	16%
1897-1901	Bruxelles	Bruges	Charleroi	Hasselt	Arlon
DF	1,22	2,02	1,41	2,65	1,93
AMM	28,09	29,99	27,26	30,70	29,26
% infécondité	34%	20%	27%	12%	18%
1902-1906	Bruxelles	Bruges	Charleroi	Hasselt	Arlon
DF	1,22	2,11	1,45	2,61	1,96
AMM	28,02	29,70	27,01	30,32	28,76
% infécondité	33%	17%	25%	12%	15%
1907-1911	Bruxelles	Bruges	Charleroi	Hasselt	Arlon
DF	1,28	2,17	1,50	2,65	1,88
AMM	28,51	29,81	27,55	30,27	29,00
% infécondité	32%	15%	23%	11%	16%

Tableau 1: Comparaison de la descendance finale, âge moyen à la maternité et % d'infécondité pour les cohortes de Bruxelles, Bruges, Charleroi, Hasselt et Arlon nées entre 1892 et 1911 (données : recensements belges de 1961 et 1981)

5. Comprendre les choix reproductifs dans leur contexte : discussion et enjeux sociaux de la maternité

Les analyses menées dans ce mémoire mettent en évidence des disparités régionales et locales marquées dans les comportements de fécondité durant l'entre-deux-guerres. À l'échelle régionale, la Wallonie amorce plus tôt sa transition démographique, avec une descendance finale plus faible et des taux d'infécondité plus élevés que la Flandre. À l'échelle locale, les cinq arrondissements étudiés révèlent des modèles reproductifs contrastés : Bruxelles et Charleroi se distinguent par une forte infécondité et une faible

descendance finale, tandis que Hasselt conserve une fécondité élevée et une infécondité plus faible. Ces écarts ne traduisent pas uniquement des différences d'intensité de fécondité, mais aussi des calendriers distincts et des logiques sociales différenciées.

Malgré les divergences territoriales, on observe que l'infécondité est un phénomène massif pour les cohortes de femmes fécondes dans l'entre-deux-guerres avec des taux allant parfois jusqu'à 30% de femmes mariées restées sans enfant selon les régions et les périodes, ce qui traduit une transformation des comportements reproductifs dans l'entre-deux-guerres. Cette absence d'enfant, qu'elle soit volontaire ou contrainte, s'inscrit dans un contexte historique particulier, qui est marqué d'un côté par des discours natalistes, notamment par l'Église catholique (Stengers, 1971) et de l'autre par des aspirations individuelles parfois très divergentes.

Le contexte politique et social de l'entre-deux-guerres est fortement nataliste. L'État, l'Église et de nombreuses associations familiales s'inquiètent de la baisse de la natalité et mettent en œuvre des politiques incitatives et coercitives pour encourager les naissances. La création de l'Œuvre Nationale de l'Enfance (1919), les allocations familiales (1920 et 1928), les congés postnataux rémunérés (1922), ou encore la loi de 1923 interdisant la publicité des moyens contraceptifs, illustrent cette volonté de restaurer la famille nombreuse (Piette & Gubin, 2002 ; Marissal, 2018).

L'Église catholique joue un rôle central dans ce contexte en promouvant le modèle du père nourricier et de la mère au foyer, et en condamnant explicitement toute forme de régulation des naissances (Marissal, 2018 ; Stengers, 1971). Les femmes sont sommées de rentrer au foyer pour donner à la nation les enfants qui lui manquent (Piette & Gubin, 2002).

Le travail féminin est particulièrement stigmatisé : il est accusé de favoriser la dénatalité, de concurrencer les hommes sur le marché du travail et de déstabiliser l'ordre familial. Cela va même jusqu'à des propositions de loi visant à exclure les femmes mariées de certains secteurs professionnels dans les années 1930 (Marissal, 2018). Ce discours nataliste est relayé par l'Église, les médecins, les moralistes et les politiques, et s'appuie sur une vision très conservatrice des rôles sexués.

Pourtant, malgré cette pression nataliste, les femmes belges continuent à limiter leur descendance. L'infécondité élevée observée dans les données montre un refus d'enfant qui n'est pas simplement lié à des contraintes biologiques ou même économiques mais qui s'inscrit dans des dynamiques sociales où les aspirations individuelles diffèrent des injonctions collectives. Plusieurs facteurs expliquent ce phénomène.

D'abord, le statut de l'enfant évolue : il n'est plus perçu comme une richesse économique, mais comme une charge, notamment en raison de l'obligation scolaire et des exigences croissantes en matière d'éducation et de soins (Piette & Gubin, 2002). La maternité devient un véritable métier, exigeant un investissement personnel important, ce qui pousse les familles à limiter leur descendance pour préserver leur niveau de vie et investir dans l'avenir des enfants (Gubin, 1998).

Ensuite, les femmes aspirent à une autonomie nouvelle. Le travail rémunéré devient un moyen de s'émanciper et permet d'accéder à la société de consommation, de réaliser des projets personnels et de se définir autrement que par un rôle de mère et d'épouse (Gubin, 1998 ; Marissal, 2018). L'élévation du niveau d'instruction, l'accès à des professions qualifiées et la recherche d'une identité professionnelle contribuent à ce bouleversement des schémas traditionnels (Gubin, 1998 ; Jacques, 2009).

Enfin, les conditions de vie difficiles, le surmenage domestique et les inégalités juridiques renforcent ce refus. Les femmes, en particulier celles des milieux populaires, se plaignent de la charge mentale et physique liée à la maternité, dans un contexte où elles sont juridiquement subordonnées à leur mari et exclues de nombreux droits (Marissal, 2018). Le modèle de la mère au foyer, glorifié dans les discours, est de plus en plus contesté dans les pratiques, car il ne correspond pas aux réalités vécues par les femmes (Marissal, 2018).

Section 5 – Conclusion

Pour répondre à la question « Comment l'étude de l'infécondité des cohortes de femmes belges nées entre 1891 et 1911 permet-elle de mieux comprendre les disparités de fécondité entre la Flandre, la Wallonie et cinq arrondissements aux contextes contrastés durant l'entre-deux-guerres ? », cette recherche a mobilisé la littérature scientifique et les données rétrospectives des recensements de 1961 et 1981. Ces sources, croisées et contextualisées, ont permis de mettre en lumière les comportements de fécondité caractéristiques de la Belgique de l'entre-deux-guerres. La littérature souligne l'importance des facteurs socio-économiques et culturels dans la structuration des comportements reproductifs comme la crise économique des années 1930 et l'instabilité politique qui a conduit à une « sous fécondité » (Brée et al., 2016a) ; la sécularisation de la société, l'individualisme (Eggerickx et al., 2016) et la redéfinition de la place de l'enfant (Gubin, 1998) qui sont tous des facteurs participant à la baisse de la fécondité observée dans l'entre-deux-guerres.

L'analyse régionale a permis d'affiner cette compréhension à l'échelle de la Flandre et la Wallonie et ensuite de cinq arrondissements choisis stratégiquement pour représenter au mieux la diversité démographique belge de l'époque. Cette analyse a montré une transition démographique amorcée plus tôt en Wallonie qui s'explique par l'industrialisation précoce, la sécularisation et la proximité culturelle avec la France qui ont favorisé une diffusion plus rapide des normes de limitation des naissances (Capron et al., 2000 ; Eggerickx, 2013). L'approche locale, centrée sur cinq arrondissements, a permis de nuancer la lecture régionale.

La première hypothèse de recherche est confirmée : l'infécondité, longtemps marginalisée dans les études démographiques classiques, apparaît comme un facteur déterminant pour la compréhension de la fécondité de l'entre-deux-guerres et des disparités régionales. En effet, la proportion de femmes restées sans enfants durant cette période est une des plus importantes que la Belgique ait jamais connu malgré des politiques natalistes et un contexte politique poussant les femmes à devenir mère (Marissal, 2018). Cette proportion diffère selon les régions et arrondissements. Les arrondissements urbains et industrialisés, comme Bruxelles et Charleroi présentent des taux d'infécondité supérieurs à la moyenne belge ; là où les arrondissements ruraux

comme Arlon et conservateurs comme Hasselt affichent des taux plus faibles, bien que conséquents.

La deuxième hypothèse est à nuancer. En effet, le niveau d'instruction apparaît comme un facteur explicatif pertinent et mobilisable dans les données rétrospectives pour comprendre les variations de l'infécondité mais il ne permet pas d'établir un lien direct entre le niveau d'instruction et l'infécondité. On observe en Flandre un gradient social net où plus les femmes sont instruites, plus elles sont susceptibles de ne pas avoir eu d'enfants. Cependant, c'est moins clair en Wallonie, qui traduit une diffusion plus avancée et plus homogène des comportements reproductifs dans les différentes couches sociales (Bourguignon et al., 2019).

La troisième hypothèse, portant sur la transformation des structures familiales, est également soutenue par les résultats. L'infécondité élevée participe à une recomposition des parités atteintes : le modèle de famille nombreuse tend à se réduire, sauf dans certains arrondissements ruraux flamands comme Hasselt par exemple, tandis que la proportion de femmes ayant eu zéro ou un enfant augmente fortement durant l'entre-deux-guerres. Ce changement structurel traduit une rationalisation des trajectoires reproductives, notamment dans les milieux urbains et industrialisés, où on observe, à Bruxelles par exemple, que le modèle de famille à moins de deux enfant est majoritaire.

Cette étude repose sur des données rétrospectives qui présentent certaines limites. En effet, le recensement de 1961 ne couvre qu'un dixième de la population, ce qui affecte la représentativité des cohortes les plus anciennes. De plus, les données du recensement de 1961 ne comportent pas la date de naissance des enfants et ne permettent donc pas de reconstruire le calendrier de fécondité des premières cohortes observées. Enfin, l'absence d'informations sur le statut professionnel, le revenu des femmes et l'impossibilité de les lier avec leur mari limite la possibilité de mener des analyses multivariées plus fines.

Ce travail ouvre plusieurs perspectives de recherche. D'abord, l'analyse gagnerait à intégrer plus finement le facteur religieux et le statut de travail des femmes, deux dimensions centrales mais difficilement accessibles avec les seules données du recensement. L'ajout d'une perspective complémentaire sur les trajectoires masculines, souvent absentes de l'analyse par manque de données pourrait apporter

une plus-value importante. Par ailleurs, une approche qualitative, mobilisant récits de vie, archives locales ou encore discours médicaux et religieux, permettrait de mieux saisir les logiques individuelles du renoncement d'enfant. Ensuite, l'étude des conséquences à long-terme de l'infécondité durant l'entre-deux-guerres serait pertinente notamment sur le vieillissement démographique et les recompositions familiales dans la seconde moitié du XXe siècle. Pour finir, une mise en perspective européenne, qui confronte le cas de la Belgique à d'autres pays marqués par les clivages religieux, linguistiques ou socio-économiques, offrirait une bonne vision comparative pour replacer l'expérience belge dans les grandes dynamiques de la fécondité en Europe au XXe siècle.

Pour conclure, ce travail a permis de mettre en lumière les disparités territoriales de la fécondité en Belgique durant l'entre-deux-guerres, en centrant l'analyse sur un indicateur encore peu mobilisé : l'infécondité. En croisant les données rétrospectives des recensements belges avec une approche territoriale fine. L'infécondité élevée observée durant l'entre-deux-guerres constitue un élément marquant du refus d'enfant, nourri par un climat d'incertitudes lié à la crise économique et à des transformations socio-culturelles profondes. Dans ce contexte, de nombreuses femmes mariées ont renoncé à la maternité, par choix ou par contrainte, traduisant une recomposition des comportements reproductifs face à l'instabilité matérielle et aux évolutions des normes sociales. Ce creux démographique sera rapidement suivi, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, par le baby-boom. On assiste alors à un retour massif de la maternité, porté par un contexte de redéfinition du modèle familial dans un contexte de reconstruction et de prospérité.

Bibliographie

- Alter, G., Oris, M., & Neven, M. (2005). Le déclin de la fécondité dans les campagnes de Belgique orientale. Illustration d'une réponse multiphasique. *Histoire de la population de la Belgique et de ses territoires : Actes de la Chaire Quételet 2005* Centre de recherche en Démographie et Sociétés, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2010, pp. 489-525
- Bashford, A. (2007). Nation, Empire, Globe : The Spaces of Population Debate in the Interwar Years. *Comparative Studies in Society and History*, 49(1), 170-201. <https://doi.org/10.1017/S0010417507000448>
- Biraben, J.-N. (1961). Évolution récente de la fécondité des mariages dans les pays occidentaux. *Population*, 16(1), 49-70. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/popu.p1961.16n1.0070>
- Bourguignon, M., Brée, S., Eggerickx, T., & Sanderson, J.-P. (2019). Fécondité différentielle au début du XXe siècle selon la classe sociale des femmes. Les cas de la Belgique et de la France. *Annales de démographie historique*, 138(2), 179-211. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/adh.138.0179>
- Brée, S., Bourguignon, M., & Eggerickx, T. (2016a). La fécondité en Europe occidentale durant l'Entre-deux-guerres. Quels effets des crises sur les comportements démographiques ? *Annales de démographie historique*, 132(2), 41-63. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/adh.132.0041>
- Brée, S., De Luca Barrusse, V., Eggerickx, T., & Praz, A.-F. (2016b). Avoir des enfants ? Les transitions de fécondité depuis la fin du xixe siècle. *Annales de démographie historique*, 132(2), 5-16. <https://doi.org/10.3917/adh.132.0005>
- Brée, S., Eggerickx, T., & Sanderson, J.-P. (2017). Low fertility, childlessness and family changes in the first half of the 20th century in France and Belgium. *Revue Quetelet/Quetelet Journal*, 5, 7-31. <https://doi.org/10.14428/rqj2017.05.01.01>

- Brée, S., Eggerickx, T., Sanderson, J.-P., & Costa, R. (2016c). Comparaison des données rétrospectives de fécondité dans les recensements en Belgique et les enquêtes Famille en France. *Population*, 71(1), 85-120. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/popu.1601.0085>
- Cain, M. (1983). Fertility as an Adjustment to Risk. *Population and Development Review*, 9(4), 688-702. <https://doi.org/10.2307/1973546>
- Caldwell, J. C. (1976). Toward A Restatement of Demographic Transition Theory. *Population and Development Review*, 2(3/4), 321-366. <https://doi.org/10.2307/1971615>
- Caldwell, J. C. (2006). The western fertility decline : Reflections from a chronological perspective. *Journal of Population Research*, 23(2), 225-242. <https://doi.org/10.1007/BF03031817>
- Capoccia, G. (2001). Defending democracy : Reactions to political extremism in inter-war Europe. *European Journal of Political Research*, 39(4), 431-460. <https://doi.org/10.1023/A:1010886614303>
- Capron, C., Debuisson, M., Eggerickx, T., & Poulain, M. (2000). La dualité démographique entre la Flandre et la Wallonie, les deux grandes communautés linguistiques de la Belgique. Mythe ou réalité ? *Régimes Démographiques et Territoires : Les Frontières En Question. Séminaire International de l'Association Internationale Des Démographes de Langue Française (AIDELF) à La Rochelle, 22-26 Septembre 1998, Numéro 9 AIDELF, Presses Universitaires*. <https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:155321>
- Costa, R., Bocquier, P., & Eggerickx, T. (2021). The Contribution of Diffusion to the Fertility Transition in Belgium (1887–1934). *Population and Development Review*, 47(2), 411-447. <https://doi.org/10.1111/padr.12395>
- Costa, R., Eggerickx, T., & Sanderson, J.-P. (2011). Les territoires de la fécondité en Belgique au 20ème siècle. *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2011/2, Article 2011/2. <https://doi.org/10.4000/eps.4550>

- Davis, K. (1963). The Theory of Change and Response in Modern Demographic History. *Population Index*, 29(4), 345-366. <https://doi.org/10.2307/2732014>
- Davis, N. J. (1982). Childless and Single-Childed Women in Early Twentieth-Century America. *Journal of Family Issues*, 3(4), 431-458. <https://doi.org/10.1177/019251382003004002>
- Dykstra, P. A. (2009). Childless Old Age. In P. Uhlenberg (Éd.), *International Handbook of Population Aging* (p. 671-690). Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-1-4020-8356-3_30
- Eggerickx, T. (2013). Transition démographique et banlieue en Belgique : Le cas de Bruxelles. *Annales de démographie historique*, 126(2), 51-80. <https://doi.org/10.3917/adh.126.0051>
- Eggerickx, T. (2015). Régimes Et Transitions Démographiques En Europe De L'ouest Un Essai De Synthèse. *Annales de démographie historique*, 1 (129), 113-148.
- Eggerickx, T., Brée, S., & Bourguignon, M. (2016). Transition de fécondité et évolutions économiques du 18e au 21e siècle. *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, 46.
- Eggerickx, T., Costa, R., & Sanderson, J.-P. (2014). La fécondité des migrantes internes en Belgique : Une approche longitudinale et spatiale à partir des données rétrospectives des recensements. *Quetelet Journal*, 2(1), 39-65. <https://doi.org/10.14428/rqj2014.02.01.02>
- Eggerickx, T., Sanderson, J.-P., & Costa, R. (2014). La fécondité des populations rurales en Belgique (1880-1940). *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2014/1, Article 2014/1. <https://doi.org/10.4000/eps.5684>
- Gubin, É. (1998). Les femmes d'une guerre à l'autre: Réalités et représentations 1918-1940.
- Gubin, É. (2002). Femmes rurales en Belgique. Aspects sociaux et discours idéologiques, XIXe-XXe siècles (Sextant, n° 5, 1996). *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 16(2), 21-21. <https://doi.org/10.4000/clio.181>

- Grimmeau, J.-P., & Marissal, P. (2021). La démographie de la Grande Guerre en Belgique et sa géographie. *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 2508-2509(23-24), 5-86. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/cris.2508.0005>
- Hastings, D. W., & Robinson, J. G. (1974). Incidence of childlessness for United States women, cohorts born 1891–1945. *Social Biology*. <https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/19485565.1974.9988104>
- Höjer, C. (1969). *Le régime parlementaire belge de 1918 à 1940*. La librairie du CRISP. <https://www.crisp.be/librairie/catalogue/447-regime-parlementaire-belge-1918-a-1940.html>
- Jacques, C. (2009). Le féminisme en Belgique de la fin du 19e siècle aux années 1970. *Courrier hebdomadaire du CRISP*, 20122013(7), 5-54. <https://doi.org/10.3917/cris.2012.0005>
- Jadin, L. (1967). Aspects régionaux de la fécondité en Belgique depuis 1930. *Recherches Économiques de Louvain/ Louvain Economic Review*, 33(4), 341-375. <https://doi.org/10.1017/S0770451800039440>
- Jaumain, S., Jourdain, V., Amara, M., Benvindo, B., Bouchat, P., Bousmar, E., Charon, A., Eggerickx, T., Gybels, E., Kesteloot, C., Klein, O., Mihail, B., Steffens, S., Tallier, P.-A., Tousignant, N., & Vaesen, J. (2016). Sur les traces de la Première Guerre mondiale à Bruxelles. *Brussels Studies. La revue scientifique pour les recherches sur Bruxelles / Het wetenschappelijk tijdschrift voor onderzoek over Brussel / The Journal of Research on Brussels*. <https://doi.org/10.4000/brussels.1403>
- Leboutte, R. (1988). *Au carrefour des transitions : Fécondité, niveau de vie et culture populaire*. <https://doi.org/10.3406/adh.1988.1688>
- Leboutte, R., & Obotela, R. (1988). *Les registres de population en Belgique. Genèse d'une technique administrative et d'une source de démographie historique*. <https://doi.org/10.3406/bcrh.1988.1303>

- Lesthaeghe, R. J. (1977). *The decline of Belgian fertility, 1800-1970*. Princeton university press.
- Loriaux, M. (2005). Les démographies belges et wallonne au 20^{ème} siècle. De la dénatalité au vieillissement : entre inquiétudes et espoirs. *Histoire de la population de la Belgique et de ses territoires : Actes de la Chaire Quételet 2005* Centre de recherche en Démographie et Sociétés, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2010, pp. 185-224
- Louckx, K., & Vanderstraeten, R. (2015). Household and State-istics : Cornerstones of Society in Population Censuses (Belgium, 1846–1947). *Social Science History*, 39(2), 201-215. <https://doi.org/10.1017/ssh.2015.51>
- Marrissal, C. (2018). Mères et pères : Le défi de l'égalité : Belgique, 19e-21e siècle. Institut pour l'égalité des femmes et des hommes.
- Mattessich, P. W. (1979). Childlessness and Its Correlates in Historical Perspective : A Research Note. *Journal of Family History*, 4(3), 299-307. <https://doi.org/10.1177/036319907900400304>
- Morgan, S. P. (1991). Late Nineteenth-And Early Twentieth-Century Childlessness. *American Journal of Sociology*, 97(3), 779-807.
- Neven, M., & Devos, I. (2001). Historical demography in Belgium since 1981 (19th and early 20th centuries). *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis*, 3-4, 311-346
- Olbrechts, R. (1960). Aspects récents du mouvement de la population en Belgique. *Revue de l'Institut de sociologie*, 2, 239-255.
- Piette, V., & Gubin, É. (2002). La politique nataliste de l'entre-deux-guerres. In *Corps de femmes* (p. 115-129). De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.coene.2002.01.0115>

- Poulain, M. (2005). Le registre de population belge. *Histoire de la population de la Belgique et de ses territoires : Actes de la Chaire Quételet 2005* Centre de recherche en Démographie et Sociétés, Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2010, pp. 83-116
- Rowland, D. T. (2007). Historical Trends in Childlessness. *Journal of Family Issues*, 28(10), 1311-1337. <https://doi.org/10.1177/0192513X07303823>
- Saint-Gille, A.-M. (2020). Unir l'Europe : Un projet politique dans l'entre-deux-guerres. *Allemagne d'aujourd'hui*, 233(3), 9-17. <https://doi.org/10.3917/all.233.0009>
- Sardon, J.-P., & Calot, G. (2018). Les incroyables variations historiques de la fécondité dans les pays européens. Des leçons essentielles pour la prospective. *Les Analyses de Population & Avenir*, 4(14), 1-23. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/lap.004.0001>
- Shorter, E., Knodel, John, & Van De Walle, E. (1971). The decline of non-marital fertility in Europe, 1880–1940. *Population Studies*, 25(3), 375-393. <https://doi.org/10.1080/00324728.1971.10405813>
- Sobotka, T., Skirbekk, V., & Philipov, D. (2011). Economic Recession and Fertility in the Developed World. *Population and Development Review*, 37(2), 267-306.
- Stéphany, P. (1983). *Les années '20-'30 : La Belgique entre les deux guerres*. Legrain.
- Stengers, J. (1971). Les pratiques anticonceptionnelles dans le mariage au XIXe et au XXe siècle : Problèmes humains et attitudes religieuses. <https://doi.org/10.3406/rbph.1971.2866>
- Szreter, S. (2011). Theories and Heuristics : How Best to Approach the Study of Historic Fertility Declines? *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 36(2 (136)), 65-98.

- Van Bavel, J. (2004a). Deliberate birth spacing before the fertility transition in Europe : Evidence from nineteenth-century Belgium. *Population Studies*, 58(1), 95-107.
<https://doi.org/10.1080/0032472032000167706>
- Van Bavel, J. (2004b). Diffusion Effects in the European Fertility Transition : Historical Evidence from Within a Belgian Town (1846–1910). *European Journal of Population / Revue Européenne de Démographie*, 20(1), 63-85.
<https://doi.org/10.1023/B:EUJP.0000014572.66520.0d>
- Van Bavel, J. (2010). Subreplacement fertility in the West before the baby boom : Past and current perspectives. *Population Studies*, 64(1), 1-18.
<https://doi.org/10.1080/00324720903362806>
- Van Bavel, J., & Kok, J. (2010). Pioneers of the modern life style? Childless couples in early-twentieth century Netherlands. *Social Science History*, 34(1), 47-72.
- Vanthemsche, G., & De Peuter, R. (Éds.). (2023). The Belgian Nation-State at Its Height (1880s–1945). In *A Concise History of Belgium* (p. 280-310). Cambridge University Press; Cambridge Core. <https://doi.org/10.1017/9781139018005.010>
- Walle, E. van de. (1976). *Household Dynamics in a Belgian Village, 1847-1866*. 1(1), 80-94.
- Wattelar, C. (1966). Évolution et comparaison régionale de la nuptialité en Belgique. *Recherches Économiques de Louvain/ Louvain Economic Review*, 32(6), 407-441.
<https://doi.org/10.1017/S0770451800021412>
- Wilson, C., & Airey, P. (1999). How Can a Homeostatic Perspective Enhance Demographic Transition Theory? *Population Studies*, 53(2), 117-128.

Annexes

Annexe 1 : Effectifs Belgique mariées

Belgique	Total
1882-1876	7515
1887-1881	8297
1892-1896	8217
1897-1901	7040
1902-1906	173015
1907-1912	212895
1912-1916	213690
1917-1921	217217

Annexe 2 : Effectifs Wallonie- Flandre mariées

	Flandre	Wallonie
1882-1876	3079	2931
1887-1881	3447	3186
1892-1896	3389	3197
1897-1901	2932	2741
1902-1906	90993	61365
1907-1912	114294	74289
1912-1916	117181	72726
1917-1921	115976	77183

Annexe 3 : Effectifs des femmes flamandes mariées selon leur niveau d'instruction

Flandre	primaire	secondaire	supérieur	total
1882-1876	2821	236	22	3079
1887-1881	3123	289	35	3447
1892-1896	3032	328	27	3389
1897-1901	2559	339	32	2932
1902-1906	82475	7383	923	90993
1907-1912	101159	11751	1184	114294
1912-1916	100167	15386	1398	117181
1917-1921	92030	21003	2705	115976

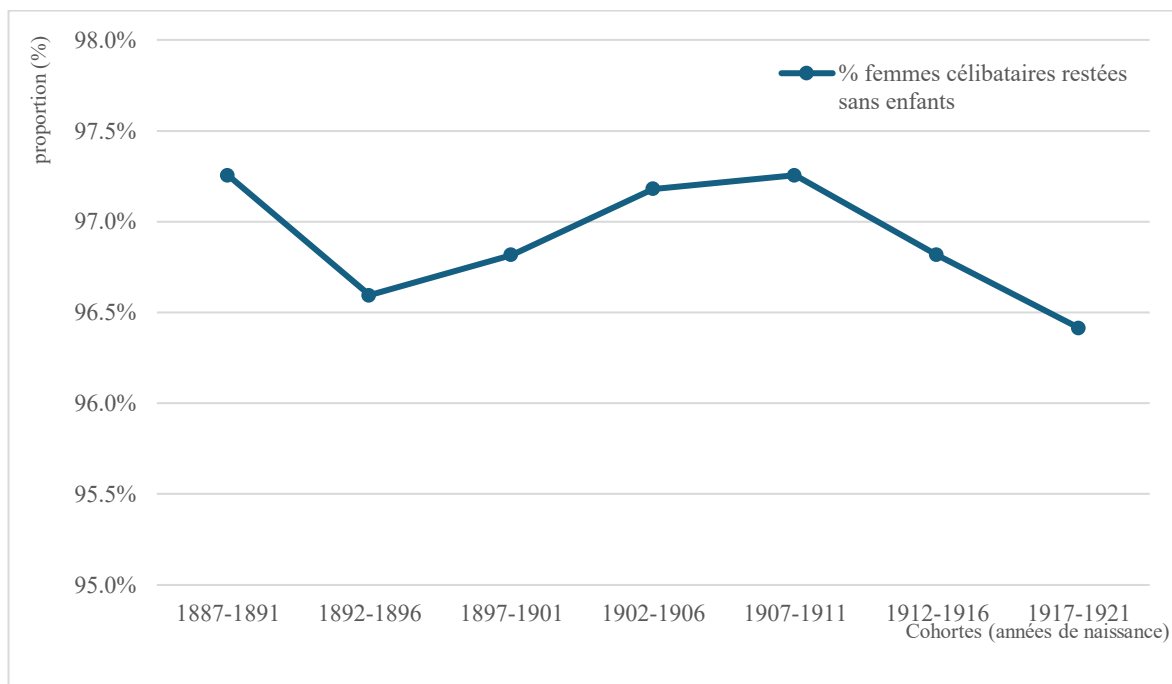
Annexe 4 : Effectifs des femmes wallonnes mariées selon leur niveau d'instruction

Wallonie	primaire	secondaire	supérieur	total
1882-1876	2700	193	37	2931
1887-1881	2923	227	36	3186
1892-1896	2890	259	48	3197
1897-1901	2470	220	51	2741
1902-1906	54162	6023	868	61365
1907-1912	63269	9440	1244	74289
1912-1916	59210	11741	1406	72726
1917-1921	57579	16752	2473	77183

Annexe 5 : Effectifs femmes mariées dans les cinq arrondissements

	Bruxelles	Bruges	Charleroi	Hasselt	Arlon
1887-1891	2086	328	739	198	44
1892-1896	7013	1208	2654	894	191
1897-1901	14317	2676	5978	2018	460
1902-1906	20652	4297	9062	3429	764
1907-1911	24311	5446	10485	4713	934
1912-1916	23782	5566	9902	5238	962
1917-1921	24054	5111	11084	5798	996
1922-1926	30038	6783	14697	8558	1436
1927-1931	28720	7238	14136	9572	1478

Annexe 6 : Proportion de femmes célibataires restées sans enfants dans les cohortes belges nées entre 1882 et 1921 (données : recensements belges de 1981)



Résumé :

Ce mémoire propose une analyse de la fécondité en Belgique durant l'entre-deux-guerres, en centrant l'attention sur l'infécondité féminine, phénomène encore peu étudié dans la littérature démographique pour cette période. En mobilisant les données rétrospectives des recensements de 1961 et 1981, l'étude s'appuie sur les cohortes de femmes nées entre 1891 et 1911 pour mettre en lumière les disparités régionales entre la Flandre et la Wallonie, ainsi que les contrastes locaux à travers cinq arrondissements aux contextes socio-économiques et culturels différenciés.

En croisant les dimensions territoriales, sociales et historiques, ce travail interroge les effets du niveau d'instruction et du contexte socio-économique sur les recompositions familiales de l'entre-deux-guerres et souligne l'importance d'une approche fine pour comprendre les logiques différenciées de fécondité dans la Belgique de l'entre-deux-guerres.

Mots-clés :

Entre-deux-guerres ; Belgique ; infécondité ; disparités régionales ; niveau d'instruction

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad